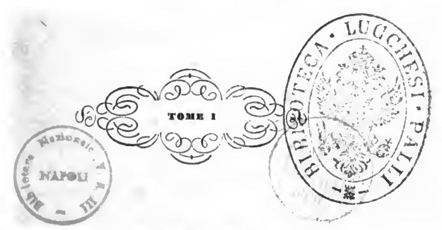
1

SOPHIE PRINTEMPS

PAR

Alexandre Dumas fils.



BRUXELLES.
MELINE, CANS ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS.
LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1853

I

Supposez qu'en creusant le roc, pour y trouver le marbre dont il compte faire une statue, un sculpteur trouve une statue toute faite, non par la main d'un confrère antérieur, mais par la main même de la nature fantasque, qui, pour se venger des empiétements éternels des hommes, empiète quelquefois sur eux et fait, toute seule, ce que seuls ils se croyaient appelés à faire ; supposez cela et que le sculpteur n'ait plus que quelques coups de ciseau à donner pour faire une œuvre à lui de cette œuvre natu-

relle, et vous aurez justement supposé ce qui m'arrive. Je ne cherchais pas un sujet, car, heureusement, je n'en suis pas à les chercher et ils me font encore la politesse de venir à moi, un peu par égoïsme et comme des petits enfants tout nus qui viennent demander des vêtements à un ami, pour avoir le droit de se montrer; je ne cherchais donc pas un sujet, mais j'en étudiais un, quand un roman réel se présenta avec ses faits, ses personnages, ses incidents, ses caractères, dans un ordre qu'il n'y avait pas besoin d'intervertir, et si complet, que je n'avais plus qu'à faire ce que le daguerréotype fait en face de l'objet qu'on lui montre, à le représenter tel quel. Ma foi, j'ai fait comme Molière; heureux de l'occasion de lui ressembler en quelque chose, j'ai pris mon bien où je l'ai trouvé, et voici l'histoire, simple jusqu'à la naïveté; si elle vous intéresse, ne m'en sachez pas de gré; si elle vous ennuie, n'en accusez que moi.

Il y a une quinzaine d'années, dans une ville du Nord que nous ne nommerons pas, afin

de ne blesser les susceptibilités de personne, et de ne pas trop mettre les noms sur les visages, mais dans une ville de France cependant peu éloignée de Paris et largement éclairée des rayons de la grande cité, une petite maison de deux étages, ayant perron à sa porte, chèvrefeuille à son mur et pigeonnier sur son toit, comme une maison de Nouvelle-Allemande, dormait paisiblement à l'extrémité d'une rue à peu près déserte, ce qui avait permis à l'herbe de pousser entre les pavés inégaux. Le matin, un grand rayon de soleil, fidèle à sa mission, léchait cette blanche demeure, comme pour la réveiller doucement, avec une caresse; les persiennes s'ouvraient alors et jusqu'à midi, car on lui ouvrait les fenêtres de tous les côtés, le radieux visiteur avait place dans la maison, où il s'ébattait en ami.

Voilà pour l'extérieur, et certes, le voyageur qui eût passé par là, à moins qu'il ne fût bien myope ou bien prosaïque, eût souhaité, ne fût-ce qu'une minute, de donner cette maison pour terme à son voyage, et le paysage qui se dé-

roulait devant lui, pour limite à son horizon.

C'était un de ces paysages simples comme on en voit partout et comme on les aime toujours, à cause même de leur fréquence. L'œil se fatigue si vite à être étonné! Puis ces décors étranges, comme certains pays en gardent dans leurs plis, avec leurs rochers titanesques, avec leurs végétations brutales, avec leurs torrents vertigineux, avec leurs exagérations de couleurs, d'aspects et de dangers, sont faits pour être vus, plutôt que pour être aimés. Ils forcent l'esprit qui les contemple à ne s'occuper que d'eux. Ils le dominent, ils s'imposent à lui, ils l'humilient pour ainsi dire, et il a peine à gravir leurs sommets, ou bien il lui faut être dans une de ces situations d'esprit exceptionnelles qui ont besoin pour cadre des exceptions de la nature. Tandis que ces aspects harmonieux sans trop de monotonie, d'une valeur égale et se dégradant par une grande sensibilité de tons, jusqu'à ce qu'ils se fondent sans brusquerie et sans lutte dans l'infini, sont un chemin doux au cœur qui les visite. Quelque souvenir, quelque espérance, quelque pensée que l'on mène avec

soi, on y trouve à se reposer, à se rafraichir, à s'ébattre. On peut prendre sa pensée par la main comme un enfant et la mener partout sans la fatiguer; ou bien même, s'asseyant au pied d'un tremble ou sur le bord d'un ruisseau, la laisser, comme un oiseau privé, courir en tous sens, avec certitude qu'elle trouvera de quoi rassasier sa rêverie, satisfaire à ses tranquilles exigences, et qu'elle reviendra encore, rapportant un rameau joyeux, comme la colombe de l'arche; bref, on n'est pas absorbé, on absorbe, et le repos naît de cette pensée facile, et le calme résulte de ce spectacle consolant.

Ainsi était le paysage qui faisait face à la blanche maison dont nous venons de parler, c'est-à-dire une vaste plaine dans un enfoncement de laquelle avaient poussé deux ou trois maisons à toits rouges, parmi lesquelles caquetait un moulin, les pieds dans l'eau. Cette petite vallée, cachée derrière un rideau de peupliers, comme une coquette derrière son éventail, faisait le seul bruit qui troublât le silence général, et encore était-il si cadencé, si périodique, si

connu, qu'on eût pu l'appeler un silence harmonieux. Tout à l'entour, des tapis de trèfles, des blés, des labours gras que creusait sans cesse la charrue; de temps en temps une ferme, avec un grand arbre en parasol et ses meules groupées aux environs, comme des enfants assis autour de leur mère, et qu'à l'époque où nous commençons cette histoire les moissonneurs terminaient, ce qui leur donnait l'aspect de ruches humaines; des bouquets de bois, servant d'asile aux ramiers et de remises aux chasseurs, des collines faciles, grasses, fermes, rondes comme des mamelles, où des moutons paissaient au bruit de la clochette conductrice, gardés par la vigilance du chien et le sommeil du berger. Un peu plus loin, trois ou quatre grands bœufs, roux et noirs, graves, fiers, inquiets, taquinés par quelques petits enfants; au fond une grande ligne bleuâtre, que de loin on eût prise pour la mer et dans laquelle, sur le coup de deux heures, le soleil en passant découvrait un petit village blanc avec son clocher pointu; des nuages furtifs, légers, rapides, cotonneux, allant s'a-

masser, pour faire, le soir, des coussins d'or à l'astre qui se couche ; une brise fraîche dont on suit le passage sur les blés; quelques grands arbres jetant des ponts d'ombre sur les chemins étroits; parfois un chariot qui passe, une volée de sansonnets qui s'abat sur les troupeaux, du soleil partout et l'immensité pour cadre, voilà le tableau.

Maintenant, si vous voulez voir tout cela se résumer dans un seul être; si vous voulez re-rouver cette chaleur douce et ce ton doré du ommencement de l'automne dans un regard t dans des cheveux, ce sourire de la nature dans ne bouche, cette sérénité dans un sourire, cette ansparence de l'air dans la pureté d'un teint; ıfin toute cette nature pleine de poésie native, coquetterie naturelle, d'expansion chaste, ec ses chansons, ses parfums, son éclat et me ses ombres, dans une femme, suivez-moi premier étage de la maison d'où l'on décou- ce paysage; entrez dans cette chambre et ardons cette jeune fille assise près de la fe-re et lisant ou plutôt croyant lire.

Quel nom a-t-elle? Un nom frais et parfumé : Sophie Printemps. Quel âge? Dix-huit ans à peine. Est-elle éveillée ou endormie? Vit-elle, seulement? On ne l'affirmerait pas, tant elle est immobile, tant elle est délicate et pâle, à ce point qu'on dirait que son corps n'a été fait que pour laisser voir son âme. Voyez comme elle est triste. Étendue tout au long dans un grand fauteuil, son livre sur ses genoux, sa tête posée sur sa main gauche, qui la soutient sans effort, l'œil fixé sur une chose qu'elle ne voit pas, elle songe. A quoi? Nous le saurons peut-être.

Mais, auparavant, regardons-la. Que de cheveux blonds et quelle grâce dans le désordre qui leur sert de coiffure, car une coiffure régulière, à une pareille quantité de cheveux, serait une fatigue trop grande et un travail trop long pour celle qui le ferait.

Cette belle enfant est mince, grande et toujours lasse, comme s'il lui fallait toute sa vie pour se reposer du chemin qu'elle a fait en venant du ciel. Peut-être Dieu hésitait-il à nous la donner, et, curieuse, s'est-elle glissée dans ce

nde au milieu de cette hésitation. Toujours -il qu'on dirait que la vie n'a reçu ordre que passer par ce beau corps et de n'y point sérner. Elle a l'air d'une de ces belles vierges ndes des vitraux chrétiens que les peintres ttaient dans les églises entre la lumière du il et le feu des encensoirs pour qu'elles lairassent de l'un et de l'autre, et, ne tount pas à la terre, parussent toujours être la route du ciel. Pour être logique, elle deit être vêtue d'une longue robe bleue à bore d'or, porter sur son front une couronne de s blanches, et attendre, dans une attitude plaisante de clémence et de pardon, les pèns qui doivent en passant s'agenouiller det toutes les madones. A quoi bon vous dire lle a la peau comme ce beau marbre, légèent teinté de rose, dont la Grèce seule eut cret; que, sous ses sourcils fins et tirés seul coup de pinceau, ses yeux d'une ice céleste semblent deux bluets éclos dans eige; que sa bouche est d'un rose pâle; le sourire y est facile, surtout ce sourire

un peu triste qui entr'ouvre les lèvres pour laisser exhaler un peu de l'âme; que le nez est petit et que les narines, transparentes comme la cire la plus fine, aspirent sans cesse les parfums qui l'entourent? Vous saviez cela aussi bien que moi, ou plutôt vous le deviniez. Cependant, rassurez-vous ; si faible qu'elle paraisse et qu'elle soit, cette belle personne n'est pas malade. Non, grâce à Dieu, rien ne souffre en elle. Elle est ainsi faite, voilà tout; et si vous lui demandiez la cause réelle de toute la mélancolie répandue sur elle et jusque dans les plis de sa robe blanche, elle ne saurait vous la dire, car elle ne la sait pas. Elle est rêveuse, pâle et triste comme certaines choses sont nées pour être ainsi, comme le chant du pâtre dans le crépuscule, comme la fleur éclose dans l'aridité d'un rocher. L'âme d'élite n'est-elle pas d'ailleurs, au milieu de ce monde, aussi isolée que la fleur perdue dans la montagne déserte? Des mains fines, blanches, aux doigts effilés et roses, mains faites exprès pour cueillir et caresser, et si souples, si ductiles, que lorsqu'elles touchent un clavecin, on

lemande si, sous d'autres mains, l'instru-
it rendrait une pareille harmonie; voilà tout
ju'après sa tête, la pudeur de son vêtement
se voir et même imaginer d'elle. Puis, au-
r de cette femme, un autre air que celui
nous respirons, harmonieux et parfumé,
ien qu'elle semble avoir emporté avec elle
écho des divines harmonies imprégné des
teurs éternelles. Tout ceci ressemble un peu
a à de la légende et à un parti pris de poé-
C'est à vous de ne pas me croire, mais alors
t pis pour vous; car je vous déclare que cette
ne fille est telle que je viens de la décrire,
e toute la supériorité de la réalité sur la
nture, du fait sur le récit.

Elle avait appuyé sa tête sur sa main, avons-
s dit; elle rêvait dans la pose d'une femme
lit. Au lieu de suivre des yeux les caractè-
de son livre, elle suivait ses pensées, ces
aux invisibles qui rasent sans cesse de leur
le ciel des esprits sérieux. A quoi rêvait-
? A quoi rêvent les jeunes filles!... Eh bien!
. Nulle préoccupation ne montait du cœur

à la tête de la belle enfant. Elle n'aimait pas et n'était pas sur la pente d'aimer. L'ange, qui la suivait depuis son enfance, pouvait se pencher sur son âme sans crainte d'y voir une autre image se refléter à côté de la sienne. Elle rêvait par nature et non par besoin, et sa rêverie ne venait pas d'elle; c'était la rêverie générale de l'espace, des nuages et de la solitude, qui, trouvant une âme capable de l'accueillir et de la comprendre, s'y arrêtait un instant et se laissait voir par les yeux et le sourire de la jeune fille. Au premier bruit inattendu qui se fera, elle secouera sans doute cette préoccupation comme un enfant secoue en riant la neige qui, pendant ses promenades d'hiver, se mêle à ses cheveux.

Maintenant, comment se fait-il que cette jeune fille n'ait encore rien à entendre quand elle écoute son cœur; d'où vient qu'aucune illusion, qu'aucun rêve n'est venu faire son nid dans ce printemps doré? Cela vient sans doute de ce que toutes les âmes ne sont pas prêtes en même temps à recevoir l'amour, cette âme de l'âme,

hôte familier aux natures vulgaires, mais
, ne devant visiter qu'une fois les natures
vilégiées, s'y fait quelquefois un peu atten-
. Dire que lorsque la jeune fille se cachait
s les plus secrets abris de son être, dans ces
fondeurs intérieures où la femme peut se
tre toute nue de cœur, sans craindre
on la surprenne, dire qu'alors elle n'en-
'oyait pas une félicité possible en rap-
t avec sa jeunesse, son innocence et sa
ıté; dire qu'elle n'avait pas les pressenti-
ts d'une seconde vie, au sein même de notre
mortelle, ce serait mentir peut être; mais
erait la calomnier à coup sûr que d'indiquer
entiment autrement que comme un instinct
ue de le résumer dans un être vivant.
ıvoir que les battements du cœur n'ont pas
'aits seulement pour marquer la circulation
ang, et qu'une pensée peut les ralentir ou
précipiter aussi vivement qu'une douleur
ique; connaître que Dieu ne nous a pas
ıé les yeux seulement pour voir les choses
:ieures, et que l'intelligence est faite pour

la révélation des choses impalpables et invisibles, c'est là une science que toute jeune fille a sans l'avoir acquise, et qui, depuis Ève, naît et grandit avec elle. Mais de là à donner une forme au rêve, une certitude à l'âme, il y a loin, si loin, que bien des femmes n'ont pas eu assez de toute leur vie pour aller du rêve à la réalité et qu'elles ont passé sur la terre sans en emporter autre chose qu'une espérance déçue.

Ainsi le cœur de notre héroïne ne s'était jamais questionné.

Peut-être aussi était-elle d'une essence trop au-dessus des conditions humaines pour toucher à la terre par autre chose que par le bout de sa robe blanche, comme ces beaux anges des fresques italiennes, qui effleurent le monde, mais qui ne s'y arrêtent pas. L'amour nous élève, parce que nous sommes bas; mais il est des êtres qui, tout en se mêlant à nous, sont restés si près de Dieu, qu'aucun de nos enthousiasmes terrestres ne saurait les élever, et que tout ce que nous voyons au-dessus de nous passe au-dessous d'eux. Peut-être pour cette femme

ıour était-il à la fois trop et trop peu; peut-
 une sensation forte eût-elle brisé comme du
'e ce corps frêle, cette enveloppe délicate et
ısparente. Peut-être aussi l'amour tel que
s le comprenons n'eût-il pu remplir cette
 choisie et n'y eût-il été qu'une fleur tom-
dans un lac qui, reflétant le ciel entier, ne
réoccupe pas d'une fleur.

nfin, peut-être était-elle destinée à passer
; ce monde, non pas incomprise, mais ne
prenant pas.

ous le saurons bien. Quant à la vie qu'elle
ait, elle était bien simple, et un ange, en
ge sur la terre, eût vécu ainsi. Elle n'avait
 que sa mère et croissait à l'ombre et sous
ayons de cet amour vigilant et toujours in-
t; car cette faiblesse du premier âge, con-
ɛe dans une autre période de la vie, comme
eu n'eût permis à cette femme de grandir
la condition qu'il n'ajouterait rien à l'en-
 effrayait celle dont la vie était attachée à
ɔ de la jeune fille. Aussi, la mère avait-elle
é de son enfant bien-aimée toutes les aspé-

rités auxquelles on se heurte incessamment dans ce monde; elle lui avait fait l'existence tranquille, comme une habitude, et l'une et l'autre ne s'approchaient qu'en s'apportant l'une à l'autre un sourire et un baiser.

Mais la destinée est jalouse de tous ceux qui tentent d'échapper à la domination du fait, en se réfugiant dans le sentiment et la pensée; alors elle ramène à la terre les âmes qui s'en écartent, et, liant leurs ailes, elle les contraint, au moins pendant quelque temps, à marcher comme tout le monde.

II

: jour commençait à baisser, la campagne
aisait déserte, et les bruits épars dans la
ıe, en se rapprochant de la ville, annon-
ıt le retour du soir. Quelques teintes de
pre et d'or s'entassaient à l'horizon, et la
: automnale, plus fraîche à cette heure,
:vait par moments les belles boucles blon-
qui jouaient autour du cou de la jeune

le était si profondément retirée en elle-
e, qu'elle n'entendit pas la porte s'ouvrir

2.

et sa mère s'approcher d'elle; ce n'est que lorsque celle-ci l'eut embrassée qu'elle se retourna.

— Ma mère! dit-elle alors d'une voix douce comme un chant, et rendant le baiser reçu.

Puis, voyant déjà l'ombre gagner les sommets :

— Ah! comme il est tard ! ajouta-t-elle.

Et, fermant son livre, elle se leva et passa les mains sur ses joues, sans doute pour en chasser une rougeur subite.

Tous les sentiments délicats ont leur pudeur, et une jeune fille rougit toujours quand elle est suprise en état de rêverie, même par sa mère, cette confidente naturelle. Il y a de la Suzanne au bain dans toute femme qui rêve.

La mère prit tendrement la main de sa fille dans les siennes.

— Sophie, peux-tu recevoir quelqu'un? lui demanda-t-elle.

— Oui, ma mère. Qui donc?

— M. Théodore.

— Très-volontiers.

— Il m'a fait une visite et ne veut pas s'en

er avant de savoir si tu veux le recevoir. Il end dans le jardin.

— Qu'il vienne.

En même temps Sophie fermait elle-même la être et sonnait pour avoir de la lumière.

Deux minutes après, sa mère rentrait avec le iteur, qui, en franchissant le seuil de la ımbre et en apercevant la jeune fille, s'arrêta ıidement et devint tout rouge.

— Bonsoir, mademoiselle, dit-il en saluant 'c une certaine gaucherie et en prononçant mots avec une certaine hésitation, comme eût eu de la peine à tourner ces bien sims mots.

— Bonsoir, M. Théodore; entrez donc.

M. Théodore avait évidemment besoin de te invitation pour se hasarder à faire quel:s pas de plus.

A mesure que cet homme pénétrait dans le on de lumière que jetait devant lui la ıpe posée sur la cheminée, ses traits devent plus sensibles et pouvaient se détailler. C'était, nous devons l'avouer, au premier as-

pect, un assez étrange personnage. Grand et maigre à l'excès, il avait je ne sais quel air maladif répandu sur toute sa personne et tout à fait en harmonie avec son teint bilieux, ses grands yeux à fleur de tête, d'un bleu-faïence clair et creux ; avec ses sourcils à peine visibles, son front étroit et haut, ses cheveux plats et blonds comme la filasse, sa tête fuyant en arrière, ses joues creuses, son nez fortement indiqué, sa bouche mince, entr'ouverte, et laissant voir de longues dents trop blanches, semblables à de la porcelaine. Bref, sa tête sans barbe, posée sur une cravate blanche qui laissait voir la moitié d'un cou maigre, était tout à fait propre à mettre sur les épaules d'un de ces personnages mystérieux, comme on en trouve dans les contes fantastiques. Parfois, son œil se bordait de rouge et s'injectait de bile. Alors, cet homme avait l'air d'un méchant lâche, comme est la couleuvre ou le jeune serpent; parfois aussi ce regard se fondait en une douceur humble et résignée, et l'on eût dit qu'il allait en pleurant demander pardon de la sensation première que

vue avait causée. Enfin, par moments, ses ıx devenaient si étrangement fixes, qu'on les pris pour deux trous et qu'on se fût sauvé ıme d'un fou de l'homme qui regardait ainsi. plus habituellement cependant il tenait ses x fermés, car sans doute la lumière blessait regard pâle. Complétez ce portrait par des illes grandes, souvent rouges, par des omotes en dehors, dont le vêtement n'empêchait de surprendre le jeu osseux; par des mains gues, aux doigts plats et carrés, doigts de hématicien, par des pieds en rapport avec mains, par un costume tout noir, cette étere élégance des gens qui ne savent pas s'haer, par une odeur inséparable de bureauie native, et vous aurez au grand complet lividu avec lequel nous allons faire connaisce.

ependant, il fallait une certaine habitude, ne une certaine envie d'analyser, pour surıdre tout de suite les détails que nous ves de donner. En général, le premier aspect et homme, qui pouvait avoir trente-neuf ou

quarante ans, était l'aspect de tous les hommes d'une classe inférieure, comme position et comme intelligence, avec la timidité inhérente à toute infériorité, timidité qui, blessée, peut se changer en haine, et devenir dangereuse.

Voilà ce qu'il était pour ceux qui le voyaient et qui, n'ayant aucune raison de le remarquer plus qu'un autre homme, ne pouvaient lui en vouloir de son plus ou moins de maigreur, de son plus ou moins d'esprit, de son plus ou moins de distinction. Dans le milieu où le sort l'avait placé, il n'avait pas besoin d'être autre chose que ce qu'il était. Pour Sophie, c'est-à-dire pour une âme douce, toute en noblesse, en indulgence et en bonté, M. Théodore était un être presque sympathique, à cause même de ses disgrâces naturelles, disgrâces plus visibles pour les yeux d'une femme. Elle ne voyait en lui que le côté triste et souffrant de l'homme qui a à se plaindre de la nature, et c'était toujours avec un sentiment de douce et réelle pitié qu'elle lui tendait la main. Puis, dans l'émotion qui s'emparait de lui quand il s'approchait

·lle, ce qui le rendait encore plus humble, e voyait un hommage naïf dont elle lui savait ;, car elle avait le cœur capable de toutes les licatesses.

Cependant, si elle l'eût examiné avec attenn, elle se fût aperçue que, lorsque M. Théo:e était en sa présence, sa physionomie acérait des nuances toutes nouvelles et qui ne révélaient jamais devant d'autres personnes. aud il la regardait depuis quelque temps, ı œil prenait à peu près l'expression de la ›sse convoitise, et si elle eût surpris certains ses regards dans ces moments-là, elle eût ıssé un cri involontaire. Elle eût découvert rs de la bête fauve dans cet homme qu'elle umait par ces deux mots quand elle parlait lui : « Pauvre garçon ! »

›ophie avait connu M. Théodore dans une ison où elle allait avec sa mère, où l'on se nissait une fois par semaine, pour s'aider à r le temps des soirées si longues en province. : l'avait revu dans d'autres maisons qui ient pris les mêmes habitudes, et quand il

avait demandé à ces dames la permission de venir leur faire visite en dehors de ces réunions, elles la lui avaient accordée d'autant plus facilement qu'il n'était qu'en passage dans la ville, pendant les vacances. Sa connaissance ne pouvait être complétement ennuyeuse, puisqu'elle ne pouvait être de longue durée. Au moment où nous faisons sa connaissance, il était sur le point de partir. De famille il n'en avait point, si ce n'est un oncle et une tante qui habitaient Paris.

Sept ou huit mille livres de rente, six ou sept mille francs d'appointements, comme sous-chef au ministère, donnaient à notre héros une médiocrité bureaucratique et dorée, et le droit de prétendre à un mariage de deux cent mille livres au moins.

C'était ce que le monde appelle un bon parti. Pauvres jeunes filles !

M. Théodore s'assit à côté de la mère, en face de la fille, et, après avoir cherché un peu :

— Mademoiselle, dit-il, si j'ai insisté auprès de madame votre mère pour avoir l'honneur de

s voir, c,est que j'étais au moment de quitter
ille et que cette visite est peut-être la der-
'e que j'aurai le plaisir de vous rendre.

– Vous retournez à Paris?

– Dans huit jours.

– Vous aimez Paris?

– Je l'aimais.

– Et vous ne l'aimez plus?

– Je l'aime moins.

– D'où vient ce changement?

– J'ai contracté ici de douces habitudes que
vais être forcé de perdre, par exemple
e...

– Celle?

– Celle de vous voir, mademoiselle.

– Oh! c'est très-aimable cela, M. Théodore;
s cette habitude, vous la reprendrez l'année
haine, je l'espère du moins.

. Théodore se tut et regarda la mère de
nie.

uant à celle-ci, elle répondait à ce que lui
t le jeune homme, comme toutes les femmes
ndent aux compliments dont l'habitude fait

des banalités. Elle ne soupçonnait pas que ces paroles cachassent une intention.

M. Théodore n'osa pas reprendre la conversation dans le même sens. C'était au-dessus de ses ressources d'esprit. Il la rejeta donc dans d'autres banalités plus banales encore, après avoir regardé de nouveau la mère de Sophie, de façon à lui faire comprendre qu'il lui laissait le soin de revenir sur ce sujet et qu'il se confiait à elle. Il fut question du temps qu'il avait fait, des personnes de la ville, de l'approche de l'hiver, de toutes ces choses enfin dont il est convenu qu'on parlera quand il serait si simple et si facile de se taire.

Il est vrai que toutes ces choses, si indifférentes en apparence pour ceux qui les entendent, servent souvent de masque à une pensée que l'on ne peut dire et, en tout cas, permettent à ceux qui les disent de rester en la présence de la personne aimée. Les yeux et le cœur y gagnent, sinon l'esprit, et, tout compte fait, ces lieux communs valent quelquefois mieux que les choses les plus spirituelles. C'était le cas où se

uvait notre héros, lequel eût parlé de n'im-
'te quoi, pourvu que ce fût à Sophie qu'il en
lât. Sa visite ne pouvait pourtant se prolon-
au delà d'une certaine heure, et cette heure
ivée, il se leva et prit congé des deux dames.
avait déjà dix bonnes minutes qu'il ne par-
plus. Il était à bout de banalités. Quant à
hie, qui ne demandait qu'à ne rien dire,
avait laissé mourir la conversation, sans
ne s'apercevoir qu'elle mourait. Elle ne le
que lorsque M. Théodore se leva pour
ıdre congé d'elle, et ne se rappelait de la
'ersation qu'une chose : qu'il devait par-

- Allons, lui dit-elle, à l'année prochaine,
ıus revenez et si nous sommes encore de ce
de, ajouta-t-elle en souriant.

Oh ! je vous reverrai encore une fois, ma-
›iselle, du moins je l'espère, avant de re-
ıer à Paris.

is il échangea avec madame Printemps un
ment de main dans lequel il enfermait une
ımandation tacite.

Quand M. Théodore fut parti, la mère vint s'asseoir à côté de sa fille.

— Ce pauvre garçon ! dit-elle après une pause d'un instant.

— Il est bien doux, répondit machinalement Sophie.

— Il est aussi bien malheureux.

— Que lui arrive-t-il donc ?

— Oh ! c'est toute une histoire.

— Intéressante ?

— C'est selon.

— Tu peux la dire ?

— C'est bien simple, il est amoureux.

— Lui ?

— Lui-même.

— En effet, il doit être à plaindre.

— Tu as donc deviné que celle qu'il aime ne l'aime pas ?

— Il ne faut pas le voir souvent pour deviner cela.

— Oui, mais aussi plus on le voit, plus on s'aperçoit qu'il y a en lui de rares et précieuses qualités.

— C'est vrai. Aussi s'il ne peut prétendre à
mour, a-t-il le droit à l'estime et à une sincère
ection. Qu'il ne demande que ce qu'il peut
tenir, et il ne sera pas malheureux.

— Ainsi, à ton avis, s'il ne demandait que
a, il ne devrait pas désespérer tout à fait?

— Si la femme qu'il aime n'aime personne,
ne vois pas pourquoi elle ne l'aimerait pas
cette façon. Il me semble même qu'une
me de cœur ne serait pas malheureuse avec
pareil homme. Il serait sans aucun doute
petits soins pour elle et pourrait lui faire
vie sinon brillante, du moins tranquille.

– Ah! s'il t'entendait, comme il serait con-
!

- Il fallait me dire cela tout à l'heure, il au-
entendu ma réponse.

- Il m'avait, au contraire, recommandé de
point te parler devant lui de cette his-
.

- Pourquoi?

- Tu ne devines pas?

- Non,

— Parce que c'est de toi qu'il s'agit.

— De moi?

— Oui.

— M. Théodore m'aime?

— Il t'aime.

— Et?

— Et quand un honnête homme aime une jeune fille comme toi, il la demande en mariage.

— Et il m'a demandée?

— A peu près.

Sophie pâlit légèrement.

— Tu plaisantes, ma bonne mère? reprit-elle.

— Pas du tout.

— Et que lui as-tu répondu?

— Que je t'en parlerais.

— Sérieusement?

— Sérieusement.

— Mais je ne l'aime pas, moi, reprit-elle un instant après.

— D'amour, non. Mais tu pourras l'aimer de cette affection plus durable que l'amour, et que

lisais tout à l'heure qu'on peut éprouver
r lui.

- Est-ce ainsi que tu aimais mon père?

- Non ! mais aussi que de chagrins cet
ur m'a causés ! Que de jalousies, que de
ptions, que de querelles même !

- Ainsi, tu l'approuves?

- Je l'encourage même.

- C'est bizarre.

- Quoi?

- Qu'il vienne à l'idée de quelqu'un de m'é-
er.

Ce qui m'étonne, c'est que cette idée ne
ie pas à tout le monde.

Que tu es bien mère, toi!

Eh bien, ta réponse?

Eh bien, je ne veux pas épouser M. Théo-

Pourquoi?

C'est si inutile. Et puis, j'aime autant ne
quitter.

Mais il se peut que je te quitte, moi.

Toi, ma mère ! et comment?

— Ne sommes-nous pas tous mortels?

— Mais, grâce à Dieu, tu es jeune encore et tu te portes bien.

— Un accident est bien vite arrivé, chère enfant, et il ne faut qu'une minute pour tuer la meilleure mère. Que deviendrais-tu si je mourais? Où trouverais-tu une consolation et un appui? Il faut songer à tout. Puis, tu connais notre position; nous ne sommes pas riches, nous vivons d'une bien petite rente, héritage de ma sœur, et de la pension que je reçois comme veuve d'un officier supérieur; mais cette pension mourra avec moi et tu te trouveras réduite à notre modeste revenu. C'est cela qui m'effraye par moments. Que feras-tu alors? Tu travailleras. Ta nature, ta complexion, tes habitudes, te rendraient tout travail insupportable. Dieu sait à quels dangers ton isolement, ton âge et ta beauté t'exposeraient! Non, crois-moi, mon enfant, tu es assez grande pour qu'on raisonne avec toi les choses les plus sérieuses de la vie; tout me dit de te donner le conseil que je te donne : marie-toi. M. Théodore n'est pas

u, ce n'est pas un élégant, ce n'est pas même homme du monde; tant mieux peut-être, il ıartiendra davantage à sa femme. Tu n'auras ıais pour lui ce qu'on appelle de l'amour, t mieux encore · je me défie de toutes les gérations du cœur. Du côté matériel, c'est bon parti et tu ne peux prétendre à mieux, ;que tu n'as rien. Y compris sa place, il a quinzaine de mille francs de revenu, et il ı de l'avancement, car c'est un travailleur. position sera donc assurée et vous aurez ıe une agréable aisance. Voyons, chère en-, réfléchis un peu et réponds-moi.

n parlant ainsi, madame Printemps prenait nains de sa fille et donnait à sa voix ce ton aincant que les pures affections savent si prendre.

Et toi, ma mère, que feras-tu?

J'irai vivre à Paris avec vous, c'est con-

.

Et tu crois qu'il y a le bonheur pour moi cette union?

Je le crois fermement.

— Écoute, ma bonne mère, je ne sais qu'une chose, moi : c'est que Dieu a recommandé aux enfants d'obéir à ceux dont ils ont reçu l'être; je sais en outre que, depuis que je suis au monde, jamais ton amour maternel ne s'est démenti ni trompé, et que, si j'ai toujours été heureuse, c'est à toi que je le dois. Il est donc impossible qu'un cœur comme le tien puisse faire une faute en ce qui me regarde. Tu ne me donnerais pas un pareil conseil s'il n'était bon, puisque tu connais mieux la vie que moi, puisque tu es ma mère, et que tu mourrais d'une seule de mes douleurs. Prends tes dernières mesures, tes dernières informations, et si, dans huit jours, tu me dis encore d'épouser M. Théodore, je l'épouserai. Est-ce cela, chère mère?

— Tu es un ange.

Là-dessus les deux femmes se jetèrent avec émotion dans les bras l'une de l'autre.

III

Pendant huit jours, il ne fut plus question de
en entre la mère et la fille. Après ce temps,
ıadame Printemps fit demander à Sophie si elle
:ait visible pour elle et M. Théodore.

Ce ne fut pas sans émotion que la jeune fille
épondit :

— Oui.

Une femme d'une délicatesse aussi exquise,
i aveuglément obéissante qu'elle soit à l'amour
e sa mère, a bien le droit de se sentir émue et
e mettre un instant la main sur son cœur, au

moment de prendre un engagement comme celui que notre héroïne allait prendre.

Cependant, quand sa mère parut avec M. Théodore, elle était calme, souriante même, et, sans dire une parole, elle tendit la main au jeune homme.

C'était toute une explication et tout un consentement.

Le jeune homme se précipita sur cette main et la couvrit de baisers. Sophie sentit même deux larmes à travers cette expansion.

Quand M. Théodore releva la tête, il était d'une pâleur d'ivoire, ses lèvres tremblaient et son regard avait quelque chose d'effrayant; il porta la main à son front et ne put retenir ce mot :

— Mon Dieu!

— Qu'avez-vous? s'écrièrent à la fois les deux femmes.

— Rien! répondit-il en reprenant ses sens et en parvenant à sourire, rien que l'émotion et la joie.

Et il serra les mains qu'on lui avait tendues.

La mère et la fille se regardèrent.

— La réponse que vous avez faite à madame tre mère, reprit-il, est un si grand bonheur ›ur moi, mademoiselle, que je n'ai pu le sup›rter tout entier sans plier un peu dessous.

Dans son état normal, M. Théodore n'eût pas ouvé cette phrase. La grande douleur et la ·ande joie, ces deux pôles de la sensation huaine, font les véritables poëtes, dit-on. Enfin : jeune homme parut exhaler dans l'effort d'un ernier soupir tout ce qui restait encore d'opression en lui, et il ajouta :

— Je n'ai plus maintenant, mesdames, qu'à ous demander pardon de n'avoir pu vaincre ıa joie et de vous avoir ainsi causé un moment e frayeur. Dans une heure je pars pour Paris, nademoiselle; madame votre mère m'a promis le vous dire tout ce que je n'ose vous dire moinême.

Et là-dessus M. Théodore se retira, après ıvoir baisé une dernière fois la main de celle qui, depuis dix minutes, était sa fiancée.

Quand les deux femmes furent seules :

— Je t'avoue que j'ai eu bien peur en le voyant pâlir ainsi, dit la jeune fille à sa mère. On eût dit qu'il allait mourir.

— Cet homme t'aime profondément.

— N'est-ce que cela?

— Que veux-tu que cela soit?

— As-tu vu ce regard et ce tremblement des lèvres? Et quoiqu'il ait essayé de nous rassurer, quand il est sorti, il semblait près de tomber.

— C'est une nature timide, vois-tu, tout en elle-même; peu accoutumé au bonheur, son cœur s'est gonflé sous la joie et l'a étouffé un instant.

— Oui, c'est cela sans doute; mais je lui éviterai toute espèce d'émotion. Voyons, que t'a-t-il chargé de me dire?

— Il va régler toutes ses affaires à Paris pour ne pas perdre de temps; dans quinze jours nous partirons, nous habiterons l'appartement qu'il va faire préparer pour nous deux; dans un mois tu seras mariée. Jusque-là il m'a demandé la permission de t'écrire, et je la lui ai accordée.

- Allons, que ta volonté soit faite, ma mère.
- Tu seras heureuse, mon enfant, c'est un
et brave cœur.

ne heure après, M. Théodore était sur la
e de Paris. La première chose qu'il fit en y
vant fut d'écrire une lettre de quatre pages
)phie. Ce qu'il y disait nous ne le dirons
cela se devine.

)rsqu'une jeune fille aime, lorsqu'elle sent
; son être cette première secousse qui lui
)nce une vie inconnue et que son âme est
e d'un sentiment nouveau, certes, ce doit
une chose douce pour elle qu'une lettre de
re pages écrite par l'homme aimé. C'est
me palpable, c'est le parfum visible de cet
ur éloigné, et les mots de cette lettre doi-
, quand elle s'ouvre, comme des oiseaux
ux qui sortent de leur cage, s'ébattre au-
d'elle et lui chanter une bien douce et
tendre mélodie; sans compter que, devant
lettre, la jeune fille n'est pas forcée de se
ermer dans la même pudeur que devant
i qui l'écrit, qu'elle peut en relire et en ca-

resser tous les mots, et, quand ils plaisent à son âme, s'en parer dans tous les sens comme une coquette se pare de bijoux attendus. Mais quand, comme Sophie, la femme sait d'avance qu'elle ne trouvera pas un battement de cœur dans la lettre qu'elle reçoit, pas un bijou dans l'écrin qu'elle ouvre, quand son amour est un raisonnement, et, se continuant par le devoir, va devenir une habitude; alors, elle doit être d'autant plus triste devant ce papier, feuille morte d'un arbre qui n'a point vécu, et laisser tomber sa tête dans ses mains et ses larmes sur ces mots que tout le monde pourrait lire comme elle les lit. C'est ce qui arriva à Sophie. Les deux premières larmes qu'elle versa, ce fut sur cette lettre. C'est que ce qu'on appelle l'amour est toujours une immensité : quand ce n'est pas le ciel, c'est le désert.

Elle répondit à cette lettre ce qu'elle avait à répondre : mais elle avait en elle un tel trésor, que sa pitié pouvait enrichir un cœur presque autant que son amour, et que M. Théodore baisa avec transport la réponse qu'il reçut.

Pendant ce temps, il réunissait tous ses papiers, faisait tous ses préparatifs, installait son appartement, et, muni du consentement de madame Printemps, faisait publier les bans.

Quinze jours se passèrent ainsi, et un matin il écrivit à ces dames qu'elles pouvaient partir et que tout était prêt à les recevoir.

Ce jour-là, c'eût été pour un observateur une chose curieuse à étudier que M. Théodore. Quand il eut écrit cette lettre, quand il l'eut fait mettre à la poste, il se leva, s'approcha de sa glace et s'y regarda d'abord avec attention, puis avec fixité. On eût dit qu'il voulait surprendre quelque chose en lui-même, et lire dans ses yeux avec ses propres yeux. Il passa la main sur son front, il s'étudia à respirer, il contracta ses traits; puis il leur fit reprendre leur physionomie ordinaire et continua à se regarder, mais en se collant presque le visage contre la glace, pour le voir de plus près encore et comme pour découvrir un mystère au-dessous de sa mate pâleur. Il entr'ouvrit ses lèvres, il choqua

ses dents les unes contre les autres; puis, après s'être tâté les mains, avoir fait jouer ses membres et s'être livré à toutes sortes de contorsions qui l'eussent fait passer pour fou aux yeux d'un témoin, se retrouvant toujours dans le même état, il parut satisfait et murmura ces mots :

— Allons, tout va bien.

Puis il s'habilla tout en fredonnant, mais plutôt comme fredonne un poltron dans un chemin obscur que comme un homme qui a envie de chanter, et en se regardant encore de temps en temps du coin de l'œil. Quand il fut prêt, il se tut et vint assurer devant sa glace le nœud de sa cravate. Pendant cinq minutes encore, il se regarda, ouvrant à l'excès ses grands yeux bleus, et bien certainement, pendant ce temps, la pensée n'habita pas son cerveau. Il avait fini par s'abîmer complétement dans cette étrange contemplation; et, sans une espèce de rire nerveux et fébrile qui agita tout à coup ses lèvres, il fût peut-être resté une heure ainsi, après quoi il eût parfaitement pu devenir idiot.

C'était un dimanche matin.

M. Théodore ne se rendit donc pas à son bureau; il monta dans une voiture et se fit conduire dans une rue voisine du boulevard des Italiens et arrêter devant une maison d'une élégante apparence.

— Le docteur est-il chez lui? demanda-t-il au concierge.

— Oui, monsieur.

M. Théodore monta au second étage et s'arrêta devant une porte ayant gravés sur son écusson ces mots : De Blaru, docteur médecin.

Il paraît qu'il avait monté vite, car le cœur lui battait. Il fut introduit dans le salon de M. de Blaru, déjà en habit noir et en cravate blanche.

Le docteur était un petit homme maigre avec de grands yeux noirs, ronds, portant perruque, quoique jeune encore, puisqu'il avait à peine trente ans, ayant un gros nez dans une figure longue et des favoris le long de cette figure, la lèvre inférieure avançant un peu, les dents as-

sez jolies, l'esprit assez fin et le parler lent, pour paraître réfléchi sans doute; mais ce qui le faisait remarquer avant toute chose et ce pourquoi il était connu enfin, c'était la façon de ses habits. Je ne sais pas comment son tailleur l'habillait ou comment il était fait, mais ce que je sais, c'est que les pans de son habit se trouvaient toujours à quatre pouces de son corps, ce qui leur donnait la tournure d'une queue d'oiseau, et qu'il n'y avait rien de plus drôle à voir que cette tournure.

Au moment où M. Théodore arriva, M. de Blaru était à son piano et jouait un morceau nouveau assez difficile.

— Ah! cher ami, je vous attendais, dit-il au bureaucrate.

— Suis-je en retard?

— Non pas. Et vous allez bien?

— A merveille.

En répondant cela, le visiteur regardait le médecin en homme qui aurait besoin de s'entendre confirmer ce qu'il dit, et le médecin jetait sur lui ce regard rapide, profond, inflexible

de la science, qui va chercher jusqu'au fond des entrailles d'un homme la vérité qui lui échappe à lui-méme.

M. Théodore pâlit devant ce regard.

— Eh bien! reprit-il avec un mouvement fébrile, vous êtes prêt?

— Oui.

— Nous pouvons aller déjeuner?

— Tout de suite.

— J'avais peur que vous n'eussiez pas reçu ma lettre à temps.

— Je l'ai reçue hier à deux heures.

— Avez-vous faim?

— Très-faim.

— Moi aussi.

M. de Blaru et son compagnon partirent.

Deux ou trois fois pendant la route M. Théodore ouvrit la bouche pour dire quelque chose au docteur et toujours il se retint. Après ces tentatives, il regardait du coin de l'œil avec une sorte de peur enfantine son compagnon, qui, ignorant de quel examen il était l'objet, marchait tout en fredonnant et véritablement en

homme qui a faim, qui va déjeuner et ne saurait s'occuper d'autre chose.

Les gens spéciaux sont si heureux, quand ils peuvent un instant oublier leur spécialité!

Ils arrivèrent au café, prirent place à une table, dans une salle où il n'y avait personne et commandèrent leur déjeuner.

— Quelle bonne idée vous avez eue de m'offrir à déjeuner ce matin! commença le docteur; je ne saurais que faire de ma matinée.

Avant de répondre, M. Théodore sembla prendre une grande résolution.

— C'est que, dit-il, il ne m'arrivera plus souvent de déjeuner en garçon.

— Pourquoi?

— Parce que je me marie.

— Vous! s'écria involontairement le docteur d'un ton qui pouvait se traduire par : « C'est impossible! »

Cette fois, M. Théodore pâlit tout à fait.

—Pourquoi pas? demanda-t-il. Pourquoi ne me marierais-je pas comme un autre? Je suis jeune, j'ai une bonne position, je suis bien portant...

— Certainement vous avez tout cela, répliqua M. de Blaru, aussi mon étonnement ne vient-il que de la brusque façon dont vous m'avez annoncé ce mariage. Puis, vous m'avez dit si souvent que vous ne vous marieriez jamais.

— C'est que je ne connaissais pas encore la femme que j'épouse.

— Elle est jeune ?

— Dix-huit ans.

— Jolie ?

— Comme un ange.

— Et vous l'aimez ?

— Comme un fou.

— Tant pis.

— Tant pis, dites-vous ?

— Oui, c'est toujours un malheur d'aimer.

— Ce n'est pas cela que vous vouliez dire.

— Si fait, en vérité.

— Non, docteur, on eût dit que ce tant pis ne s'adressait pas à moi. Voyons, docteur, parlez-moi franchement.

— Que diable avez-vous aujourd'hui ?

— S'il y a une raison pour que je ne me ma-

rie pas, dites-la-moi, et, si avancé que soit ce mariage, je le romprai.

— Les bans sont publiés?

— Oui.

— Vous attendez votre femme?

— Dans deux jours.

— Mariez-vous, mon cher, mais évitez les émotions.

— Pourquoi?

— Parce qu'elles font toujours mal.

— Ainsi, je suis d'une organisation...

— Excellente, mon cher. C'est de la psychologie que nous faisons là et non de la médecine. Ah çà, est-ce que vous vous croiriez malade?

— Par moments, j'ai peur.

— Et de quoi? grand Dieu!

— Je n'en sais rien, d'un mal inconnu, mystérieux.

— Vous vous portez comme Mathusalem, mon cher.

— Vraiment!

— Ma parole, et s'il n'y avait que des gens

comme vous je ne me serais pas fait médecin, allez.

— Ah! docteur, que vous me rendez heureux.

Et M. Théodore pressa avec effusion les mains de M. de Blaru.

Toute la journée, M. Théodore fut d'une gaieté folle, exagérée, nerveuse; il ne voulait plus quitter le médecin, qui ayant, le dimanche comme les autres jours, ses malades à voir et ses consultations à faire, n'avait que peu de temps à donner à la joie de ses amis.

Ils se séparèrent. M. Théodore avait promis à M. de Blaru de le présenter à sa fiancée dès qu'elle serait arrivée à Paris.

Deux jours après, Sophie et sa mère étaient arrivées, et M. Théodore allait au-devant d'elles à la voiture.

Sophie avait cru l'obéissance plus facile. A mesure que l'époque du mariage approchait, une vague terreur s'emparait d'elle. C'est qu'il est dans les réalités de ce monde des choses effrayantes pour l'âme pudique d'une jeune fille.

C'est à peine si la vierge qui aime et qui a résumé toutes ses pensées, tout son cœur, tous ses rêves dans l'homme qu'elle a choisi, lorsque Dieu et les hommes ont autorisé par le mariage le don de son cœur; c'est à peine si elle ose songer que derrière son amour tout idéal il en est un autre plus terrestre, plus humain, et souvent même elle ignore ce mystère, dont la connaissance eût peut-être fait hésiter son âme sur le seuil de ses chastes aveux. Ou, si elle le connaît ou le devine, ce n'est que peu à peu qu'elle consent à en recevoir la révélation ; et l'époux, fier de la rougeur et du trouble de sa fiancée, accessible à toutes les intelligences, puisqu'il aime, se fait un devoir d'abord, puis un bonheur, d'encourager cette innocence et de la vaincre en l'encourageant, de ménager ce trésor et de s'en emparer pièce à pièce.

Pour être mystérieuse et progressive, l'initiation n'en est que plus douce; et tous les deux, les yeux levés au ciel, ne prennent de la terre que ce qui peut les rapprocher de Dieu. Il arrive alors parfois que l'ignorance de la jeune

fille se change en un doux étonnement et devient même de l'expansion. De là ces unions complètes, qui laissent aller le monde comme il veut sans s'en occuper; car, trouvant tout en elles-mêmes, elles n'ont rien à demander aux autres : c'est tout simplement le bonheur. Mais lorsqu'une belle enfant, qui ne s'est même pas à elle-même, tant elle est chaste, dévoilé toutes ses beautés, et dont la pudeur est si instinctive qu'elle rougit de l'indiscrétion de son miroir, se voit au moment, par convenance, par raisonnement, par devoir, d'appartenir à un homme qu'elle n'aime pas, ne doit-elle pas être assaillie de craintes, surtout quand elle se sait aimée, désirée même de l'homme à qui elle appartiendra, et qu'elle se demande si cet amour va inspirer à son époux l'impatience ou le respect? C'est bien pis encore quand elle est d'une essence privilégiée, quand son âme est délicate à ce point qu'ainsi que, dans une grotte fraîche et solitaire, tout y a un écho retentissant, et qu'elle va se trouver associée, unie, liée à une nature discordante avec la sienne, brusque, exi-

geante peut-être, inférieure à coup sûr. A quoi bon avoir amassé tant de chastetés pour les voir éparpiller au souffle d'un vent brutal, qui n'aura ni les caresses des brises d'été, ni même la majesté des ouragans d'hiver?

Il ne reste plus à l'âme inquiétée à ce point qu'à envelopper sa pudeur de courage et à prier Dieu.

C'est ce que faisait Sophie.

IV

Sophie acceptait donc les éventualités de ce premier grand événement de sa vie. Cette résignation était le résultat naturel de son obéissance passive aux conseils de sa mère.

Au-dessus de cette obéissance à la famille, obéissance qui n'est, pour ainsi dire, que la vertu des enfants, lesquels, ignorants des véritables chemins de la terre, ont besoin d'être dirigés sans cesse par ceux qui les aiment; au-dessus de cette obéissance, disons-nous, il est pour l'âme devenue majeure, si nous pouvons

5.

nous servir de ce mot, une vertu plus forte qui admet l'intervention indiscutable de Dieu là où cesse pour l'homme l'influence directe des parents. Cette vertu, celle que le Christ recommandait le plus, celle dont il avait fait la base et l'appui de sa vie, la plus difficile à posséder, en ce sens que, se concentrant dans l'intimité de l'individu, elle n'a pas d'expression extérieure dont on puisse la louer, ce qui fait d'elle l'aînée de toutes ses sœurs; cette vertu, c'est l'humilité. Elle est le privilége des grandes âmes seules, qu'elle élève, pour les dédommager, dans une proportion double de l'abaissement apparent auquel elle les oblige.

Sophie possédait cette vertu, et, quoique jeune encore, elle avait eu l'occasion de la prouver. Elle la devait à l'éducation religieuse qu'elle avait reçue d'une mère pour laquelle la religion avait été un secours dans le chagrin, sans avoir été un principe dans sa jeunesse. Madame Printemps, née à une époque où il était de bon goût de nier Dieu, n'avait eu d'autres enseignements que ceux de sa propre nature. Elle avait vécu

d'une vie un peu superficielle, et quand, plus tard, mariée à un homme jeune, élégant et beau qu'elle avait choisi et qu'elle aimait, la légèreté de son mari l'avait jetée dans les inquiétudes et les jalousies, quelquefois sans motif, où tombent les âmes aimantes, elle avait en vain cherché autour d'elle cette consolation intarissable que lui eût donnée le sentiment religieux. Elle y était arrivée cependant, mais après toutes sortes de luttes, et un peu comme un malade désespéré arrive, en dernier ressort et quand il ne peut faire autrement, à employer un remède qu'on lui conseillait souvent, dans lequel il n'avait aucune confiance, et qui le sauve. Ce serait pourtant bien facile à comprendre, même algébriquement parlant, que l'infini doit consoler du fini, que ce qui a toujours été et sera toujours est plus fort que ce qui est transitoirement, que Dieu est plus grand et meilleur que l'homme, et que la vertu, cette passion à soi seul, doit donner des jouissances plus certaines que la passion, cette vertu des sens, qui a toujours besoin de complicité.

Madame Printemps avait donc été fort étonnée de pouvoir puiser, dans une religion dont elle avait entendu dire tant de mal quand elle était jeune, une consolation toute prête pour sa douleur toute personnelle, et, afin que, plus tard, ses enfants trouvassent, sans le chercher, l'appui qui lui avait manqué longtemps, elle les avait fait participer à la découverte inattendue, c'est le mot, qu'elle venait de faire. Certes, elle avait été vertueuse jusqu'alors, mais de cette vertu négative qui résulte du bonheur, de la satisfaction des désirs, et qui ne peut jamais servir d'exemple, puisque, s'appuyant sur les choses essentiellement humaines, elle peut chanceler, tomber même, si ces choses viennent à lui manquer tout à coup.

C'était donc un hasard que madame Printemps, jeune, belle, entourée comme elle l'était au moment de ses plus grands chagrins, n'eût pas cherché à les oublier dans les fausses consolations que la société offre aux femmes avec un sourire, jusqu'à ce qu'elle les leur reproche avec une insulte. Sans ses enfants, elle eût failli.

L'instinct de la mère sauva l'épouse. Nous disons l'instinct, parce qu'à ce moment cette femme, toute au désespoir de l'abandon où la laissait son mari, n'avait certainement plus une conscience exacte du bien et du mal. Elle aimait dans ses enfants les fruits de son amour, et ne voyait pas en eux, comme eût fait une mère véritablement chrétienne, des germes à développer dans un but utile pour eux et pour les autres. Comme pour beaucoup de jeunes mères, ils n'étaient un peu que des joujoux à son cœur. Le chagrin avait rendu cet amour plus sérieux.

Ces petites créatures, encore incapables de comprendre ce chagrin de leur mère, et par conséquent impuissantes à la consoler par la parole, l'attirèrent cependant par la seule force de la nature et, comme nous le disions tout à l'heure, de l'instinct maternel. En présence de ces deux petits anges qui représentaient l'avenir, elle commença à donner moins d'importance au présent. Ils étaient la double manifestation sans mélange de l'amour de son mari;

elle se demanda s'il n'y aurait pas moyen de ne plus l'aimer qu'en eux.

La passion se dégagea peu à peu de son âme et devint un simple sentiment; dans le besoin qu'elle avait d'être protégée, la jeune femme devina le bonheur de la protection; elle comprit qu'un jour ses enfants seraient l'un un homme, l'autre une femme; que la vie leur gardait, peut-être comme à elle, quelques rudes épreuves, et qu'il serait bon de les mettre tout de suite en mesure de les supporter. Elle dirigea donc si bien ces deux jeunes âmes qu'elles ne voyaient et ne pensaient que par leur mère. Mais elle songea tout à coup qu'elle pouvait mourir; que leur douleur, dans ce cas-là, serait d'autant plus grande qu'elle aurait concentré sur elle toutes leurs affections; qu'habituées à se conduire par ses conseils, elles vacilleraient quand ces conseils viendraient à leur manquer, et qu'il fallait trouver une consolation préventive et éternelle qui ne pût jamais leur faire défaut.

C'est alors que Dieu se présenta.

Grâce au chagrin qu'elle avait eu, madame Printemps n'avait pas à faire pour elle-même l'éducation religieuse dont elle voulait doter ses enfants. Quand elle avait compris qu'eux seuls l'attachaient à la terre, elle avait demandé à Dieu de les lui conserver, et, par cette première prière, elle avait reçu communication du véritable sentiment chrétien. La douleur, cette initiation subite à la nécessité de Dieu, l'avait dispensée d'apprendre et lui donnait le droit d'enseigner. D'ailleurs, Dieu ne s'apprend pas, il se devine; il n'est pas une étude, il est un besoin. Inintelligible pour nos sens, il ne l'est pas pour notre cœur, et notre bouche ne peut le définir. L'aimer, c'est l'expliquer.

Cependant en reconnaissant cette puissance supérieure à la sienne, et dont elle allait demander l'appui pour ses enfants, la mère avait été forcée de s'en rendre digne par un premier sacrifice. Ce sacrifice était, après avoir occupé seule le cœur et la pensée de son fils et de sa fille, de leur apprendre qu'elle n'était que l'intermédiaire visible d'une protection bien autre-

ment précieuse que la sienne, d'un amour bien autrement nécessaire que le sien; c'était, abandonnant tout égoïsme, de concéder à Dieu la plus grande part de leur amour, afin que, le jour où elle retournerait à lui, il occupât assez de place dans leur cœur pour que la douleur sans espoir ne pût y entrer.

Admirable découverte, celle de cette vérité qui dit à l'enfant : « Ton père et ta mère ne sont que les mandataires de Dieu auprès de toi; quand ils meurent, ils ne t'abandonnent pas et vous n'êtes pas séparés; ils vont rendre compte au Seigneur de leur mission, ils te suivent dans toutes les actions de ta vie; si tu fais bien, ils se réjouissent; si tu fais mal, ils intercèdent. Ce qui t'aimait en eux vit maintenant en toi, car ce qui t'aimait n'avait rien de commun avec leur corps, et la preuve c'est que si tu ouvres leur cercueil, et veux les revoir maintenant, tu ne les reconnaîtras plus sous l'envahissement de la mort; tandis que si tu questionnes ton cœur, tu sentiras leur souvenir y palpiter toujours vivant, toujours jeune, toujours le même, sans

qu'aucun des amours nouveaux qui traversent ton cœur puisse l'altérer ou l'amoindrir. »

Admirable religion, celle qui dit à chacun : « Tu retrouveras un jour tous ceux que tu auras aimés, » et qui fait commencer la vraie vie, non pas à la naissance, mais à la mort!

Voilà ce que madame Printemps avait à faire comprendre à ses deux enfants; voilà ce qu'ils comprirent, et leur jeune cœur s'élargissant à mesure que Dieu y entrait, ils n'eurent même pas à le partager. Ils aimèrent Dieu sans aimer moins leur mère, et ces deux amours, s'aidant l'un l'autre, le manifestaient toujours simultanément. Ils remerciaient Dieu de leur avoir donné une telle mère; ils remerciaient leur mère de leur avoir fait connaître un tel Dieu.

Celle-ci leur montrait la Divinité dans tout et partout, si bien que leur admiration naïve et leur jeune adoration s'étendaient de la cause aux effets et se répandaient sur toute la nature. Élevés à la campagne, ils avaient toujours autour d'eux les preuves les plus directes de la puissance créatrice, le soleil, les fleurs et les

oiseaux. Les symboles de cette religion chrétienne qui, pour pénétrer dans notre âme, utilise tous nos sens, les processions, les jeunes filles vêtues de blanc, le vieux curé officiant en grand costume, à son autel doré, chargé de lumières et de fleurs ; le chant clair des enfants de chœur, la voix majestueuse de l'orgue, le soleil riant dans les vitraux peints, le parfum de l'encens, les cloches joyeuses, tout ce spectacle pompeux enchantait leur jeune esprit, impressionnait vivement leur imagination, et donnait une forme à leur sentiment, sans jamais le matérialiser.

Ils grandissaient ainsi en croyance et en charité. Rien n'était plus attendrissant à voir que ces deux enfants, ne se quittant jamais, unis dans leurs jeux, dans leurs prières, et surtout dans leur amour filial, comme s'ils eussent eu besoin d'être deux à aimer leur mère, pour lui rendre un amour égal au sien. Leur intelligence se développait en même temps et en même proportion que leur cœur, mais en tendant toujours à se dégager des choses de la terre et en rapportant tout au principe divin ; si bien,

qu'elle dépassait leur âge, et que souvent les familiers de la maison disaient à la mère : « Ces jeunes imaginations-là travaillent trop; il faudrait les rappeler le plus possible à la vie matérielle, jusqu'à ce que la nature physique ait fait son œuvre de croissance et de force. Les abandonner trop librement à leurs insitncts exceptionnels, c'est risquer de faire succomber leur corps sous leur esprit. » La mère suivait ces conseils, elle qui n'avait d'autre joie que ces deux enfants, et qui, dans la vue de leur double développement moral, dans l'orgueil bien légitime qu'il lui causait, avait fini par oublier tout à fait les chagrins d'autrefois.

Pendant ce temps, le père faisait la guerre d'Espagne. C'était un brave soldat, chez lequel la rude philosophie des camps dominait un peu trop. Il aimait ses enfants, son fils surtout, dont il comptait se faire un jour un compagnon d'armes, car il ne croyait pas qu'il y eût pour l'homme carrière plus noble ici-bas que la carrière militaire. Cependant il n'avait pas vu ses enfants depuis un assez long temps. Il craignait

les reproches de leur mère, qui ne les lui avait pas ménagés dans le commencement de ce qu'il appelait ses fredaines ; aussi fut-il bien étonné quand, s'étant décidé à les revoir, il trouva sa femme calme, souriante, muette sur le passé, le recevant comme un frère qui revient de loin, ne lui demandant plus le moindre compte de sa vie, et se contentant, pour lui expliquer ce changement, de lui présenter Lucien et Sophie.

Le père les interrogea, et quand il eut entendu le pieux gazouillement de ces deux âmes précoces :

— Qu'est-ce qu'on a fait de vous ? s'écria-t-il. Des enfants de chœur ! Lequel est le garçon ? Ils parlent comme deux filles. Il ne manquait plus que cela !

Et, littéralement, le père se sauva de la maison, laissant à sa femme, avec le regret ancien de n'avoir pas été aimée comme épouse, le chagrin nouveau de n'être pas comprise comme mère, laissant les enfants tout étonnés que leur père n'eût pas reconnu par des baisers, comme le faisaient tous ceux qui les entendaient, les

saintes paroles avec lesquelles ils avaient accueilli son retour.

Cependant, un jour, ce père devait se repentir amèrement de n'avoir pas mieux compris l'âme de ces deux chers petits.

En effet, Dieu, voulant sans doute s'assurer de la foi nouvelle de la mère et de la religion précoce des enfants, leur envoya une grande épreuve.

Sophie avait atteint huit ans, Lucien neuf.

Une nuit, la mère dormait, quand il lui sembla entendre un cri.

Elle se leva, prit une lumière, et courut droit aux lits des enfants.

Sophie dormait souriante et calme.

Lucien haletait, couvert d'une sueur froide, les yeux fixes, la gorge serrée. Il reconnut sa mère, fit un effort, étendit les bras vers elle, et murmura :

— Maman.

— Qu'as-tu? s'écria sa mère épouvantée, en le prenant dans ses bras; qu'as-tu, mon enfant? dis-moi.

L'enfant porta la main à sa gorge en signe qu'il étouffait et qu'il ne pouvait parler.

Madame Printemps appela la vieille femme qui l'avait aidée à élever les deux enfants et l'envoya chercher le médecin; puis, ne pouvant donner au malade d'autres soins physiques que ses baisers, d'autre consolation que sa prière, elle tomba à genoux près de son lit, invoquant Dieu, et réchauffant ou plutôt essayant de réchauffer contre son sein ce pauvre petit corps frissonnant.

Le médecin arriva.

La mère se leva, et, se tenant immobile près du lit, dévora des yeux le visage de cet homme, dans les traits duquel elle avait hâte de saisir une espérance.

Le visage du médecin resta impassible.

Il tâta le pouls de l'enfant.

— Comment ce mal lui a-t-il pris? demanda-t-il.

— Tout à l'heure.

— Hier il allait bien?

— Oui.

— Où couche sa petite sœur?

— Dans cette même chambre.

— Il faut la transporter autre part.

— Cette fièvre est donc dangereuse?

— Non; mais cet enfant a besoin d'être seul pour être bien soigné. Si vous voulez m'aider, madame, nous allons transporter la petite dans une autre chambre.

La mère et le médecin se retournèrent dans la direction du lit de l'enfant pour faire ce qui venait d'être dit; mais, au lieu de la trouver dormant comme elle était quelques minutes plus tôt, ils la virent agenouillée sur son petit lit, les mains jointes, les yeux levés au ciel.

— J'ai tout entendu, ma mère, dit-elle, et comme Lucien va mourir, je prie Dieu pour lui.

La mère poussa un grand cri et tomba à la renverse.

Pour elle, cette parole de l'enfant était une prédiction.

— Alors, puisque maman est malade, reprit la petite fille, c'est moi qui vais soigner Lucien.

Et, se levant à ce mot, elle s'habilla promptement et dit au médecin comme eût dit une femme :

— Ordonnez, monsieur, que faut-il faire?

V

La maladie de Lucien dura huit jours, avec des alternatives de bien et de mal pour lui, d'espérances et de craintes pour sa mère.

Celle-ci ne mangeait pas, ne dormait pas, et la révolution que lui avait causée ce coup inattendu lui avait donné une telle fièvre, que par moments cette fièvre, jointe aux fatigues de ses veilles et à la faiblesse résultant du jeûne, arrivait jusqu'au délire et mettait ses jours en danger. Alors le médecin exigeait qu'elle ne

quittât pas sa chambre. Elle paraissait se soumettre, et dès qu'elle était seule elle sortait de son lit et venait retrouver son fils.

Quel raisonnement pourrait empêcher une mère de soigner son enfant?

Mais ce qui était remarquable, c'était l'attitude de Sophie pendant la maladie de son frère. Les forces de cette enfant semblaient s'être décuplées. Elle ne quittait pas le chevet; dormant tout au plus deux heures chaque nuit, et pour cela posant sa tête sur le même oreiller que le malade, sans redouter la fièvre et comme si, pendant sa pieuse mission, elle se fût sentie au-dessus de tout danger!

Tous ceux qui la voyaient, le médecin, la garde, les amis, étaient dans l'admiration de ces soins intelligents, simples, réguliers, efficaces. Le docteur avait d'abord voulu s'opposer, dans l'intérêt de la jeune fille, à ce qu'elle restât dans le voisinage de cette maladie contagieuse; mais elle lui avait dit si tranquillement: «Je n'ai rien à craindre!» qu'il avait compris que la nature donne un talisman à ces dévouements

de la famille, et que le besoin que le malade a de leur aide les préserve contre sa maladie. Les maladies contagieuses ne le sont, je commence à le croire, que pour les indifférents. Le médecin avait donc laissé faire l'enfant, et il avait même fini par reconnaître qu'elle seule pouvait soigner Lucien; qu'elle était plus intelligente que la garde, qu'elle était plus calme que sa mère, et, sans se rendre compte, lui qui ne savait pas au milieu de quels sentiments pieux s'était développée cette créature exceptionnelle, sans se rendre compte des causes de cette force, de cette intelligence et de ce sang-froid, il les utilisait au profit du malade.

Mais ce n'était pas tout, et qu'eût-il pensé d'elle s'il eût entendu ses entretiens mystérieux avec son frère pendant les moments de lucidité de l'enfant, et s'il eût pu surprendre ce que, une nuit, surprit madame Printemps!

Ainsi, un soir, cédant aux sollicitations du médecin qui, d'ailleurs, lui affirmait que l'enfant était beaucoup mieux, la mère avait consenti à prendre un peu de repos et à se coucher,

tandis que Sophie, l'infatigable sœur, promettait, de son côté, de dormir toute la nuit. En effet, la jeune fille se coucha, seulement elle fit rapprocher son lit de celui de son frère.

Madame Printemps dormait, elle, de ce sommeil fiévreux, propre aux mères inquiètes, et qui est encore plus une fatigue qu'un repos. Aussi ne tarda-t-elle pas à se réveiller en sursaut, sous un de ces pressentiments qui secouent celui qui dort comme le vent d'hiver secoue un arbre.

Elle se leva et marcha vers la chambre de son fils; mais, pour ne pas l'effrayer de sa brusque apparition s'il dormait, elle se mit à marcher le plus doucement possible, sur la pointe des pieds, et arrivée à la porte entr'ouverte, elle y colla son oreille afin d'entendre la respiration du malade et de se rassurer avant que de l'avoir vu.

Elle n'entendit pas seulement la respiration des deux enfants, elle entendit leur voix.

La garde s'était endormie sur un fauteuil, dans un coin de la chambre, et les deux enfants

causaient le plus bas possible, pour ne la point réveiller.

Au lieu d'entrer, la mère écouta.

— Ainsi, tu me le promets? disait Lucien à sa sœur d'une voix calme.

— Oui.

— Demain, tu écriras à notre père.

— Je lui écrirai, mais que lui écrirai-je?

— Que je suis très-malade, et qu'il faut qu'il revienne.

— Pourquoi notre mère ne lui a-t-elle pas écrit?

— Parce qu'elle croit qu'on me guérira.

— Et tu ne le crois pas, toi?

— Je suis sûr du contraire.

— Qui te l'a dit?

— Je le sens bien. Est-ce que si tu étais malade, Sophie, quelque chose ne te dirait pas intérieurement si tu dois ou non être sauvée?

— Si, je le crois.

— Et, tu comprends, je ne dois pas mourir sans que mon père m'ait vu.

— C'est juste.

— Et puis, autant profiter de ma mort pour réconcilier notre père et notre mère. Je crois même que Dieu ne me redemande que pour cela. Il est plus utile que notre père et notre mère soient unis et s'aiment, qu'il n'est utile que je vive, puisqu'ils t'auront encore pour me remplacer, et que rien ne saurait remplacer pour eux l'affection qu'ils se doivent.

La mère, qui entendait cette étrange conversation, semblable à celle de deux âmes qui se seraient complétement dégagées de leur corps, était tombée à genoux et pleurait abondamment, mais en écoutant toujours, et malgré elle.

L'enfant reprit :

— Il faut encore que je te demande quelque chose.

— Parle.

— Tous les jours le curé vient savoir de mes nouvelles?

— Tous les jours.

— Demain, tu te trouveras là quand il viendra à l'heure accoutumée?

— Oui.

— Et tu le prieras d'entrer.

— Que veux-tu lui dire ?

— Je veux me confesser.

— As-tu donc quelque gros péché sur la conscience ?

— Je ne crois pas ; mais en tout cas, autant que je sois toujours prêt à paraître devant Dieu.

— Tu as raison.

Sophie répondait à toutes ces phrases avec une voix d'un calme effrayant, et comme si elle n'eût pas compris le véritable sens des mots qu'elle entendait.

Elle comprenait, cependant.

— Et puis, continua l'enfant, mon corps même gagnera davantage à la visite du prêtre qu'à celle du médecin.

— Crois-tu ?

— J'en suis sûr. J'ai toujours envie de rire quand il est là, ce médecin.

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'il ne sait rien du tout. J'ai beau lui dire : « Monsieur, c'est inutile, je vais mourir, je le sais bien ; j'aimerais tout autant que vous

ne me fissiez pas de mal, » il me répond toujours : « Non, mon enfant, je vous guérirai. » Je le laisse faire alors pour tranquilliser ma mère.

— Et tu fais bien, car elle s'alarme beaucoup. Elle t'aime tant. Je crois même qu'elle t'aime plus qu'elle ne m'aime.

— Cela te fait cet effet-là parce que je suis malade en ce moment et que son amour pour moi s'augmente de la crainte de me perdre, tandis que son amour pour toi se repose dans la certitude de ta santé ; quand je serai mort, elle-même croira qu'elle m'aimait plus que tout au monde et que rien ne la pourra consoler, puis elle finira par avoir si grand besoin de ton affection, qu'elle s'y rattachera tout entière, et qu'un jour tu tiendras dans son cœur toute la place à toi seule ; mais, en somme, elle nous aura aimés, comme une bonne mère qu'elle est, autant l'un que l'autre ; et j'aurai toujours une part égale à la tienne ; seulement elle s'appellera souvenir au lieu de s'appeler amour.

La mère étouffait, en entendant ces étranges paroles, si extraordinaires chez un enfant de cet

âge, et qui prouvaient que son âme, déjà élevée par les sentiments dont on l'avait nourrie, se rapprochait peu à peu du centre de lumière et de vérité auquel la mort allait la conduire, et s'éclairait déjà de la flamme céleste et pure qui alimente, dans l'éternité, les âmes sauvées.

— Mais, dis-moi, demanda Sophie, ne trouves-tu pas que notre mère a vraiment trop de chagrin de ta maladie? Et j'ai peur de lui paraître bien insensible, moi qui ne m'effraye pas, qui te soigne sans m'émouvoir et t'écoute sans pleurer.

— Je vais t'expliquer cela comme je crois le comprendre. L'enfant tient par deux choses à sa mère, par l'âme et par le corps. En le portant dans son sein et en le nourrissant de son lait, la nature a établi entre elle et lui un lien qui n'existe pas entre le frère et la sœur, nés l'un après l'autre, mais non l'un de l'autre. C'est ce lien qui crie, chaque fois qu'il sent qu'il va être rompu, parce qu'étant le lien terrestre et matériel, il est accessible à l'expression et à la sensation de la douleur que l'âme ne peut ad-

mettre. Cependant, en se rompant, il produira pendant quelque temps une secousse qui troublera ma mère jusque dans sa raison; mais son âme, ayant toujours conservé le lien qui l'unit à la mienne, parce qu'étant immatériel, il ne saurait être détruit, recommencera à communiquer avec moi, et, me sachant heureux, fera taire peu à peu une émotion inutile et impie, car en se prolongeant, cette émotion offenserait le Dieu qui consent à m'appeler au partage des joies éternelles. N'est-ce pas cela que notre mère nous a appris?

— Oui; et moi, je voudrais bien être à ta place.

— Je le crois bien, répondit naïvement le malade.

— Habiter le ciel toujours, vivre au-dessus des nuages, avoir des ailes, voir de près la Vierge et l'enfant Jésus, si bon, si aimable, si souriant. Ah! oui, tu vas être bien heureux; mais si tu allais ne pas mourir; ah! fit Sophie en riant, tu serais bien attrapé.

En entendant ce rire et les mots qui l'accom-

pagnaient, madame Printemps se leva avec une sorte d'effroi.

En effet, il y avait au premier aspect quelque chose d'effrayant dans cette expression, naïve jusqu'à la gaieté, de l'amour de Dieu et de sa confiance en lui. Ainsi les deux enfants avaient accepté au pied de la lettre jusqu'aux symboles de la religion que leur mère leur avait enseignée. Deux vases neufs et faits d'une matière pure et tendre encore, non-seulement contiennent, mais encore boivent, par tous leurs pores qui ne demandent qu'à s'ouvrir, la liqueur qu'on leur confie, si bien qu'après avoir été vidés, ils en contiendraient encore, et qu'en les brisant même on ne parviendrait pas à la répandre, puisqu'elle serait devenue inhérente à eux; ainsi ces deux jeunes âmes étaient pleines d'un sentiment que chez l'un d'eux l'état de surexcitation de la maladie portait jusqu'à l'extase.

Nous le répétons, la mère fut effrayée.

Elle trembla, après avoir entendu cette conversation, d'avoir dépassé le but qu'elle s'était proposé, et ses appréhensions maternelles,

devenant maintenant des certitudes, lui reprochaient d'avoir trop isolé de la terre les esprits de ses enfants, de les avoir faits trop forts, et d'avoir étouffé dans ces jeunes âmes la sensibilité dont elles avaient besoin, comme la terre a besoin de rosée.

C'est que, dans la nécessité qu'elle avait reconnue de donner à ses enfants ce sentiment religieux, il y avait eu pour elle, qui n'y avait pas été initiée dès l'enfance, et à qui la douleur seulement l'avait révélée, il y avait eu le désir, un peu trop humain encore, de désaltérer son âme à la source où elle allait puiser pour Lucien et Sophie; et, ne prenant pour cela qu'une seule et même mesure, non pas dans la proportion de ces jeunes intelligences, mais dans la proportion de son besoin personnel, elle avait inondé ce qu'elle avait voulu remplir. L'absorption s'était faite; la foi avait pénétré par les sens, par l'âme, par l'esprit, dans ces organisations fines et délicates; elle avait tout envahi; au lieu d'être un complément, elle était devenue un principe, et le jour où l'occasion s'en pré-

sentait, ils ne prouvaient pas qu'ils étaient des chrétiens, ils prouvaient qu'ils étaient des anges.

Nous le répétons donc : la mère fut épouvantée.

— Mes enfants ne m'aiment pas! s'écria-t-elle.

Et elle se jeta sur son lit en pleurant à chaudes larmes.

Elle ne pouvait supporter l'idée que son enfant allait mourir en souriant, tandis qu'elle allait le regretter à en mourir. Elle trouvait injuste qu'il n'y eût pas dans cette séparation une douleur égale de part et d'autre, et elle n'eût reconnu à son fils le droit de ne pas en souffrir que si la maladie eût anéanti en lui le sentiment; mais, puisqu'il avait toute sa connaissance, elle regardait comme un sacrilége qu'il abandonnât si facilement, si joyeusement même une terre où il devait laisser une douleur inconsolable, et elle était jalouse de Dieu, que Lucien aimait trop.

Alors, dans son exaltation, elle voulut entamer une lutte avec le Seigneur et conserver son enfant.

— Monsieur, dit-elle au médecin quand il arriva dès le jour, monsieur, il faut que vous le sauviez; s'il meurt, je mourrai.

— Est-il donc plus mal?

Elle raconta ce qu'elle avait entendu la nuit.

— Vous avez entendu cela, madame?

— Oui.

— Vous en êtes sûre?

— Vous le demandez!

— Alors il y a eu délire.

— L'enfant ne délirait pas.

Le médecin ne put s'empêcher de sourire.

— Comment admettre, madame, dit-il, qu'un enfant de cet âge, en état lucide, puisse dire de pareilles choses? Non, il y a eu bien certainement délire.

— Mais, monsieur, c'est que vous ne savez pas...

— Tranquillisez-vous, madame, je connais le corps humain.

— L'âme est tout chez ces enfants.

— Il paraît que non, madame, puisque c'est le corps qui souffre aujourd'hui; et je crois,

ajouta-t-il avec ce sourire incrédule du matérialisme passé à l'état de science, et je crois que, jusqu'à ce qu'il soit guéri, il sera bon de laisser l'âme un peu de côté. Si vous m'en croyez donc, madame, vous ne permettrez pas à mademoiselle Sophie d'amener un prêtre au lit de son frère. Le prêtre n'a heureusement encore rien à faire ici. Le repos, les soins, les moyens médicinaux suffisent. Cette âme que vous croyez si puissante est à la disposition de ce corps; et la preuve, c'est que je n'ai qu'à forcer un peu la dose des médicaments que je fais prendre à votre enfant, pour annihiler complétement l'âme; et la preuve aussi que ce corps tient une large place, et sans doute la plus large dans votre amour, c'est qu'en cas de mort, le moment où vous souffririez le plus, serait celui où l'on vous séparerait de cette matière devenue inerte et où ce qu'on appelle l'âme n'aurait plus d'expression. L'âme, madame, c'est la circulation du sang. Ne vous effrayez donc pas de ce que votre enfant a dit cette nuit. Je vous le répète, il avait le délire.

— Mais sa sœur lui répondait dans le même sens, et elle n'est pas malade, elle.

— Sa sœur est bonne, elle est intelligente, et, pour ne pas le contrarier, elle disait comme lui.

— Ainsi, monsieur, vous sauverez mon enfant?

— Je réponds de lui, madame.

Madame Printemps ne demandait qu'à espérer.

Nous ne dirons pas que les théories et les affirmations matérialistes du médecin consolèrent son chagrin, mais elles le refroidirent. Il y eut engourdissement, il n'y eut pas conviction.

Le médecin entra chez l'enfant, le questionna, lui trouva de la fièvre, fit son ordonnance et se rendit chez un autre malade.

A deux heures le curé vint, comme il avait l'habitude de le faire.

La mère quitta la chambre de Lucien, où elle était depuis le matin, ne sachant plus si elle devait croire ou douter, et elle alla recevoir le saint homme.

Il la trouva bien pâle. Il lui demanda ce

qu'elle avait. Elle lui raconta la scène de la nuit, et termina par ces mots :

— Je vous l'avoue, mon père, je crains que ces enfants ne m'aiment plus; je crains d'avoir exagéré en eux le sentiment religieux.

— Il ne peut y avoir exagération, reprit le prêtre avec douceur, que dans les choses où il y a limite, car exagérer une chose, c'est la dépasser. Or, Dieu étant éternel et infini, il est impossible d'exagérer l'amour qu'il inspire, puisque, si grand que soit cet amour, il ne pourra jamais, non-seulement dépasser, mais atteindre l'infini qui est la chose sans limite.

VI

— C'est vrai, mon père, mais en échange de cette foi sincère que j'ai inspirée à mon enfant, Dieu ne pourrait-il pas au moins me le laisser?

— Dieu ne se marchande pas, ma fille, et n'a pas à vous prouver sa reconnaissance par les moyens humains que vous lui indiquez ; il n'a même pas à vous être reconnaissant d'un devoir que vous avez accompli. Il voit votre foi, il l'éprouve, et vous juge alors sur l'épreuve.

— Mais si l'épreuve est trop lourde, la créature ne peut-elle demander grâce?

— Elle doit prier, mais non discuter ; et si le malheur qu'elle redoute arrive, elle doit se soumettre.

— Si mon enfant meurt, mon père, il me semble que j'en mourrai.

— Et vous causerez ainsi volontairement un malheur plus grand que celui que Dieu vous envoie, puisque Dieu de vos deux enfants ne vous en prend qu'un ; tandis que vous, n'ayant plus qu'un enfant, vous lui retirerez sa mère. Non, ma fille, calmez-vous et surtout ne laissez pas voir votre douleur devant votre cher malade. Quels remords n'auriez-vous pas si, à force de lui montrer un chagrin qui n'a même pas encore de raison d'être, il allait commencer à douter, lui qui accepte la mort si chrétiennement, et vous récompense ainsi des sentiments religieux que vous lui avez inspirés ! Dites, votre douleur ne serait-elle pas plus grande si vous voyiez votre fils se débattre, crier et lutter contre l'idée de mourir ? et n'est-ce pas pour vous un grand soulagement, une grande consolation de le voir s'endormir en souriant, en joignant

les mains, en vous embrassant, en vous disant : Au revoir, et non adieu? Êtes-vous sûre du bonheur de cet enfant sur cette terre? Pouvez-vous douter de son bonheur dans le ciel? Non. Alors, pourquoi pleurer ?

« Dieu vous a donné deux enfants ; il lui plaît maintenant que vous partagiez avec lui ; vous devriez vous réjouir et non vous lamenter. Quand votre fils eût été grand, s'il eût pris fantaisie au roi, passant par la ville, d'entrer dans votre maison, et si, pour reconnaître votre hospitalité, il vous eût dit : « Mère, je vous demande votre enfant ; il ne me quittera plus, il ne vous reverra plus ; mais il sera riche, honoré, glorieux ;» vous auriez dit : « Oui,» n'est-ce pas ? car vous n'auriez eu en vue que le bonheur de votre enfant. Eh bien, Dieu est entré chez vous, ma fille, et, en échange de l'hospitalité que vos cœurs lui ont donnée, il donne à l'un de vos enfants, non pas un bonheur temporel, mais une éternelle félicité ; non pas une gloire mondaine et éphémère, mais une gloire infinie et intarissable. Et vous pleurez ! Mais prenez garde et

voyez tout le mal que vos larmes peuvent faire; elles peuvent troubler au moment de la mort la confiance du mourant, et détruire en une minute, alors qu'elle a le plus besoin de subsister, la foi que son âme a acquise; elles peuvent jeter le doute dans l'esprit de votre fille qui ne retourne pas à Dieu, elle qui a encore peut-être toute une longue vie à traverser et qui aura besoin à chaque instant de force, de religion et de foi pour en supporter les épreuves. La mort de son frère, si Dieu veut qu'il meure, restera perpétuellement un exemple pour elle. Si elle a vu sa mère accepter chrétiennement cette mort, elle prendra sur la douleur maternelle, la plus grande que l'on connaisse, la mesure de toutes les autres; et quelles douleurs alors auront prise sur une âme qui aura vu ce spectacle consolant d'un enfant qui meurt en souriant à sa mère, et de sa mère qui, le berçant avec un sourire jusqu'à sa dernière heure, le confie à la mort avec autant de calme qu'elle le confierait au sommeil! Quelle assise définitive aura reçue la foi de votre fille par cet admirable enseignement! Et vous

lui ôteriez cette foi en lui montrant comme un malheur irréparable ce qui n'est que le commencement d'une joie inaltérable! Non, mère, vous n'en avez pas le droit, et vous affligerez l'âme de votre fils, s'il voit d'en haut que vous doutez de son bonheur, et vous encourrez la disgrâce de Dieu qui, dans votre peine, vous laisse une consolation vivante, votre fille. La Vierge avait-elle deux enfants? »

A mesure que le prêtre avait parlé, les larmes de la mère s'étaient ralenties, puis elles avaient cessé tout à fait, et, quand il eut fini, elle releva son front, déjà éclairé de la conviction de son âme.

— Merci, mon père, dit-elle, vous m'avez fait comprendre mon devoir. Je ne vous promets pas de me réjouir, mais je vous promets de me résigner. C'est, je crois, tout ce qu'il est possible d'obtenir d'une mère.

Sophie, qui avait reconnu la voix du prêtre, entra dans la chambre de sa mère et pria le vieillard de venir voir Lucien.

A partir de ce moment, madame Printemps

fut calme. Il était temps, car, à partir de ce jour, malgré les affirmations du médecin, le mal n'alla plus qu'en empirant.

Le neuvième jour l'enfant mourut, sans cris, sans douleur, en parlant à sa sœur, en embrassant sa mère, en remerciant Dieu.

Le père, rappelé par la lettre de Sophie, était revenu pour assister aux derniers moments de son fils.

La résignation de sa femme, la foi angélique de sa fille firent une profonde impression sur cet homme qui avait, sur les champs de bataille, vécu côte à côte ou face à face avec la mort, mais qui ne lui avait jamais vu l'aspect consolant qu'il lui voyait en ce moment.

Comme l'avait prévu Lucien, sa mort fut donc un lien nouveau entre ses parents; une nouvelle vie sortit pour eux de cette tombe.

Le père commença à comprendre le bonheur, et nous dirons même, quoique le mot soit bien étroit, la nécessité de cette foi qui lui avait paru si inutile, peut-être même si ridicule quand il avait revu ses enfants quelque temps avant la

douloureuse circonstance qui le ramenait auprès d'eux. Ce soldat qui avait cru jusqu'alors qu'il n'y avait rien au-dessus du courage militaire, et que pour l'homme qui tue et voit tuer autour de lui, qui affronte la mort, qui la donne et qui la reçoit sans sourciller, il n'y avait pas d'émotion possible; ce soldat, disons-nous, comprit qu'il y avait quelque chose de supérieur à tout cela, quand il vit son fils mourir comme pas un de ses plus valeureux compagnons d'armes n'était mort; quand il vit sa fille, une enfant, faire ce que lui, si brave, n'avait pas le courage de faire, c'est-à-dire embrasser le mort, lui fermer les yeux, couvrir son petit lit de fleurs et dormir la nuit auprès de lui, comme elle y dormait autrefois.

S'étonnera-t-on maintenant de la douceur, de l'humilité, de l'obéissance de Sophie, que son âme d'abord, et ensuite une pareille épreuve, avaient habituée à reconnaître dans tout événement la main et la volonté du Seigneur?

On devine, à compter de la mort de Lucien,

comment s'était écoulée la vie de la mère et de la fille.

Chaque jour, elles se rendaient au tombeau de l'enfant.

Quelquefois la mère, malgré tous ses efforts, n'y pouvait retenir ses larmes.

— Pourquoi pleures-tu? lui disait Sophie, Lucien n'est-il pas heureux, n'est-il pas content de nous?

Souvent il lui arrivait de rire, de jouer auprès de cette tombe avec les autres enfants qu'avait aimés son frère.

— Nous avons bien amusé Lucien aujourd'hui, disait-elle.

Ou bien elle portait au tombeau les fleurs nouvelles de la saison, en disant :

— Je viens lui faire une surprise.

Ainsi sa jeune religion, faite bien plutôt de sentiment que de science, se manifestait encore par des preuves et des souvenirs matériels. Elle voyait le prêtre parer de fleurs l'autel et la croix de son Dieu; elle parait de fleurs la tombe de son frère.

Enfin elle avait grandi, et le sentiment religieux s'aidant du développement de l'intelligence, elle était devenue ce que nous avons essayé de la décrire.

Pendant ce temps, et tandis qu'elle était jeune encore, son père avait été tué; son corps, resté sur le champ de bataille avec les autres victimes, avait reçu la sépulture commune. Sophie n'avait donc pas, cette fois, de tombe particulière à visiter. Alors elle avait compris ce qu'elle n'avait pu comprendre plus tôt, c'est qu'il n'est pas besoin de venir au lieu où repose le corps de la personne aimée, pour se mettre en relation avec son âme, que l'âme dégagée du corps est partout où s'élève une prière ou un souvenir pour elle, et qu'elle est plus sensible à cette prière et à ce souvenir qu'à toutes les fleurs de la terre amoncelées sur une tombe où reposent des restes privés à tout jamais des sens nécessaires à une sensation matérielle.

La plupart des prétendants à la main de Sophie étaient des jeunes gens attirés moins par la beauté morale que par la beauté physique

de la jeune fille. Or, telle que vous la connaissez maintenant, telle que la connaissait sa mère et qu'elle se connaissait elle-même, Sophie n'était pas de celles qui servent de raison à l'orgueil d'un mari. Elle savait qu'il y a mieux à faire en ce monde, et, en tous cas, elle eût préféré vivre dans l'isolement le plus complet, dans la retraite la plus ignorée, plutôt que de baser son bonheur sur des charmes qu'elle regardait comme inutiles, et dont sa nature naïve et candide n'aurait su tirer aucune vanité.

Elle avait donc refusé, comme nous l'avons déjà dit, ce qu'on appelle les plus beaux mariages.

Sa mère l'avait approuvée.

Madame Printemps et sa fille étaient donc restées seules sur la terre, si c'est être seules que de vivre l'un pour l'autre et de se créer une famille indestructible en faisant le bien partout.

Sophie n'avait jamais eu l'idée de se marier; ce n'étaient pourtant pas les partis qui avaient manqué à la belle jeune fille; mais dans aucun

d'eux sa mère n'avait cru trouver les conditions du bonheur tranquille qu'elle rêvait pour son enfant, et qu'en dernier lieu une alliance avec M. Théodore semblait lui promettre.

Au fond, l'ambition de Sophie était de ne jamais quitter sa mère; mais celle-ci connaissait mieux la vie, et tenait à ce que sa fille eût toujours un appui en ce monde quand elle n'y serait plus. M. Théodore s'était présenté. Nous avons vu quelles raisons madame Printemps avait fait valoir pour que sa fille acceptât ce mariage qui lui paraissait réunir toutes les conditions possibles de tranquillité morale et de bien-être matériel; nous avons vu comment Sophie avait accepté, comment elle était venue à Paris avec sa mère, quelle impression avait produite sur cette âme délicate la première lettre de son fiancé, dans quelles inquiétudes secrètes la jetait l'approche du mariage, la résignation qu'elle opposait à ces inquiétudes, et nous en sommes, je crois, au moment où ce contrat va être signé.

Continuons donc.

Madame Printemps, installée à Paris, renoua

quelques anciennes relations qu'elle avait eues dans sa jeunesse. Elle trouva bien du changement dans la grande ville. Des amis d'autrefois, les uns étaient partis, ceux-là étaient morts; d'autres l'avaient oubliée.

Quant à Sophie, elle traversait le bruit de cette capitale des agitations comme elle traversait tout, avec la même sérénité de visage et la même indifférence d'esprit.

Que lui importait ce monde remuant? Elle n'en était pas, elle n'en serait jamais.

On aurait beau faire : sa vie, à elle, commencerait toujours où finissait la vie des autres.

M. Théodore quittait sa fiancée le moins possible, et celle-ci commençait à prendre l'habitude de cette âme qui paraissait lui être toute dévouée, et dont les prévenances et les soins se renouvelaient incessamment.

Le jour de la signature du contrat est arrivé.

Madame Printemps avait, à cet effet, donné une petite soirée, composée des seuls amis intimes, des parents et des témoins des deux époux.

M. Théodore, fier de sa future, ne l'avait encore montrée à personne.

Il avait seulement dit, en se frappant les mains :

— Je me marie!

Et quand on lui avait demandé des détails sur la jeune fille, il avait répondu :

— Vous verrez, vous verrez.

Quand toutes les personnes invitées à la signature du contrat furent réunies, M. Théodore présenta les hommes à Sophie et la présenta aux femmes.

La première à qui Sophie fut présentée, était la tante de M. Théodore, du côté maternel.

C'était là une vraie vieille petite veuve de procureur, comme on n'en voit plus guère aujourd'hui.

Peau sèche, figure longue, œil fin, nez recourbé, menton correspondant, cheveux gris, dentelles lourdes, tabatière d'or tournant sans cesse dans une main fébrile, veinée, sèche; égoïste, esprit caustique, voltairien, dépréciateur; robe de taffetas sombre, regard inquisi-

teur, maigreur exagérée, telle était cette femme que M. Théodore n'avait pu se dispenser d'inviter, mais dont il ne comptait certainement pas faire la société de sa femme.

— Charmante personne, dit la vieille procureuse quand son neveu lui eut présenté Sophie. L'air un peu niais, ajouta-t-elle tout bas quand la jeune fille se fut éloignée.

Parmi les hommes, un oncle du côté paternel, d'une cinquantaine d'années, grand, bien fait, figure spirituelle, sympathique, bien que les passions y eussent tracé leur sillon; regard fier cependant, quelque chose de chevaleresque dans toute sa personne où l'on sentait, suivant l'expression de Saint-Simon, palpiter encore un peu de seigneurie : un homme du monde enfin, un de ces hommes qui passent leur vie à être un assez mauvais exemple, sans jamais donner un mauvais conseil, et chez lesquels le cœur, faussé par la vie extérieure, a de temps en temps, dans ses moments de réflexion et de repos, des réactions vers le simple, des retours vers le vrai, des enthousiasmes pour le beau.

La vie de cet homme serait assez curieuse à écrire; peut-être trouverons-nous dans ce livre une place où la raconter succinctement.

La figure de l'oncle plut à Sophie, qui n'y démêla que ces bons sentiments.

Sophie devait plaire à cet homme qui, dans sa longue carrière, n'avait jamais rencontré un type aussi pur, une expression aussi chaste de la femme.

Il avait pour le sexe dont Sophie faisait partie un certain mépris qui lui venait des faiblesses de ce sexe pour lui-même; mais il ne généralisait pas, comme les sots, et quand il avait sous les yeux une pureté comme celle-là, il s'inclinait respectueusement.

Il baisa la main de la jeune fille, et, la regardant avec une réelle tendresse, il dit, en souriant, à son neveu :

— Si tu ne te rends pas digne du bonheur que Dieu te donne, tu auras affaire à moi !

— C'est dit, mon oncle.

Depuis le commencement des présentations,

le docteur de Blaru, adossé à un angle de porte, ne quittait pas Sophie des yeux.

Deux ou trois fois même, la jeune fille sentit son regard attiré par le regard persistant du médecin.

Si elle eût été femme à juger d'après son premier sentiment, elle eût eu une crainte instinctive de cet homme.

Il s'approcha de M. Théodore et lui dit :

— Je vous fais mon compliment, mon cher, et je suis heureux d'être le témoin d'un pareil mariage.

En effet, M. de Blaru était avec l'oncle le témoin de M. Théodore.

En ce moment le notaire commençait la lecture du contrat.

Tout le monde fit silence.

VII

Nous ne relaterons pas les termes du contrat. Nous dirons seulement qu'en cas de mort du mari, toute sa fortune devait rester à sa veuve.

Cette clause avait été rédigée avec une assez grande délicatesse pour que la dignité de Sophie ne pût s'en émouvoir.

Toutes les personnes présentes signèrent les unes après les autres.

Or, parmi ceux qui signèrent en dernier, se trouvait quelqu'un dont nous n'avons pas encore

fait mention, sans doute parce qu'il se tenait, autant que possible, à l'écart, et que, ne pouvant se faire remarquer que par une très-grande modestie et une extrême simplicité, nous ne pouvions le montrer au lecteur pénétrant avec nous dans ce salon qu'après avoir donné un regard aux personnages qui se mettaient d'eux-mêmes au premier plan.

Les gens modestes ont cet avantage, d'abord qu'ils n'attirent pas les yeux, mais qu'une fois qu'ils ont été remarqués, on a plaisir à les voir et peine à les quitter.

La personne dont nous voulons parler avait bien été forcée de quitter l'embrasure de la fenêtre où elle se tenait, grave et recueillie, pendant la lecture du contrat, pour aller signer l'acte civil une fois qu'il avait été lu.

C'était un homme jeune encore, trente-deux ans à peine, mais quelques cheveux blancs, mêlés sur les tempes à ses cheveux noirs qui, rejetés en arrière, découvraient un beau front marqué des signes de l'étude sérieuse, de l'observation fréquente, de la mélancolie native;

quelques cheveux blancs, disons-nous, l'eussent fait paraître plus âgé, si ses yeux francs, calmes et limpides n'eussent révélé la jeunesse en même temps que les plus beaux sentiments de l'âme. Personne, en voyant cette tête, n'eût été étonné que cet homme eût du génie. Elle était faite sur les modèles aimés des pinceaux et des marbres dignes de la postérité. Cet homme était pourtant obscur parmi les obscurs; non pas qu'il manquât de ce quelque chose que Chénier sentait bouillir dans son cerveau sur le dernier échafaud de thermidor ; mais chez ce jeune homme tout était encore à l'état concentré. Lè cœur absorbait la tête, l'habitude du chagrin faisait douter l'inspiration, le rendait timide comme une jeune fille et lui donnait un grand besoin de solitude et d'obscurité qu'il éclairait de ses rayonnements intérieurs, en laissant croire aux autres que l'obscurité était toujours complète autour de lui.

Quand, malgré lui, un de ces rayons s'échappait et devenait visible au dehors, le vulgaire ne le comprenait pas, et s'arrêtait plutôt avec

un soupçon qu'avec un encouragement, comme on s'arrêterait devant une maison que l'on croirait déserte, close, abandonnée depuis longtemps, et sous la porte de laquelle on verrait glisser l'éclat d'une lumière intérieure.

Max Hubert, tel était le nom de ce jeune homme, avait dans sa mise la même modestie que dans le visage. Seulement ce qui était timidité dans sa personne, était presque misère dans ses vêtements. Max ne devait pas être riche, ou, s'il l'était, il devait être bien avare, à en juger par son costume ; mais, tranquillisez-vous, il était pauvre.

Pour venir à cette soirée, il avait dû longtemps et beaucoup brosser l'habit noir qu'il portait, et, malgré ses efforts, cet habit n'avait pu paraître jeune. Ne croyez pas que Max s'était donné tant de peine par coquetterie et par respect humain : non ; mais quand il voulait être comme tout le monde, c'était pour tout le monde et pas pour lui. Une chemise de toile un peu grosse, mais bien blanche, avec un col rabattu à l'allemande, ce qui laissait toute sa

valeur à cette tête fine et distinguée; des mains de femme, froissant et tirant de temps à autre une paire de gants qu'il étudiait, en se demandant si réellement ils étaient dignes d'être mis, et qu'il avait fini par ne pas oser mettre; des pieds charmants, tels étaient les signes de race qui, chez cet homme, combattaient naturellement l'influence de la misère, misère noble dont il ne rougissait pas, mais dont il ne se vantait pas non plus, et dont, en tout cas, il aimait mieux garder le spectacle pour lui seul.

Il n'était donc venu à la signature du contrat de M. Théodore que parce qu'il ne pouvait faire autrement; aussi, dès qu'il eut signé, ne pensa-t-il plus qu'à rentrer chez lui.

Il alla au-devant du fiancé rayonnant, et lui dit, en lui serrant affectueusement la main :

— Je vous remercie bien d'avoir pensé à faire inscrire mon nom sur le premier jour de votre bonheur mérité. Dieu veuille que je ne vous porte pas malheur !

— Vous êtes bien aimable d'être venu, vous qui sortez si peu. Vous nous quittez déjà?

— Oui, je vais retrouver mon père et ma sœur.

— Votre père, comment va-t-il?

— Toujours de même; mais enfin, il ne souffre pas.

— Et votre sœur?

— Elle va beaucoup mieux; elle est calme, elle dort, elle chante quelquefois, elle a pu reprendre ses petits travaux.

— Il faudra que ma femme la connaisse. Elles sont toutes deux d'une nature à s'aimer beaucoup.

— Vous êtes vraiment bien bon pour moi.

— Votre sœur a besoin de se distraire : nous y veillerons.

— Merci mille fois pour elle.

— Maintenant, venez que je vous présente à ma femme.

— Je crains...

— Quoi donc? Ma chère Sophie, dit M. Théodore en amenant Max à la jeune fille, voulez-vous me permettre de vous présenter un bon et brave jeune homme, employé au même ministère que

moi, travailleur acharné, cœur excellent, bon fils et bon frère. Donnez-lui la main, ma chère Sophie. Bientôt vous connaîtrez sa sœur, et je n'aurai pas besoin de vous recommander de l'aimer.

M. Théodore était heureux, il devenait expansif.

Quand le bonheur entre dans le cœur de l'homme, il est bien rare qu'il n'y amène pas la bonté.

Sophie donna la main à Max, qui, dès le premier regard, fit connaissance avec l'âme de la jeune fille, comme celle-ci, de son côté, sut à quoi s'en tenir sur lui, sans que son mari eût eu besoin de la prévenir.

Dieu marque d'un signe invisible les âmes d'élite, et quand elles se rencontrent sur la terre, elles se reconnaissent comme des compatriotes en pays étrangers.

Max fut aussi sympathique à madame Printemps, qui lui fit promettre de venir la voir.

Après quelques mots échangés, le jeune homme se retira.

— Quelle figure douce et triste! dit Sophie à sa mère en le regardant s'éloigner.

— Lucien serait ainsi, répondit madame Printemps, s'il vivait encore.

Et un souvenir la reporta, au milieu de toute cette joie, vers la petite tombe de l'enfant.

— Ce jeune homme n'a pas l'air heureux, dit Sophie à M. Théodore.

— Je le crois bien! Il a un père infirme et une sœur presque toujours malade à soutenir avec des appointements de dix-huit cents francs par an.

— Pauvre garçon!

— Mais je ferai mon possible pour le faire avancer, car il mérite qu'on l'aide; malheureusement...

— Quoi donc?

— Il a un grand défaut.

— Lequel?

— Il fait des vers.

— Quel mal y a-t-il à cela?

— Il pourrait mieux employer son temps.

Ces vers, il ne les vend pas, et il pourrait faire un autre travail qui se vendrait.

— Et c'est là le seul défaut que vous lui connaissez? demanda Sophie en souriant.

— Oui.

— Qui sait si ce défaut n'est pas un talent, et si ce talent ne sera pas une fortune?

— J'en doute, d'autant plus que ses vers, il les garde pour lui seul.

— Je comprends bien cela. Une âme comme celle-là a besoin d'une autre langue que la nôtre quand elle se parle à elle-même.

Pendant ce temps, Max Hubert regagnait son logis.

Il demeurait dans une des petites rues avoisinant le ministère, et, si vous le voulez bien, nous allons le suivre.

Pour ce soir-là, nous n'avons plus rien à apprendre du côté de Sophie et de M. Théodore.

Mademoiselle Printemps ne s'était pas trompée en disant qu'une âme comme celle de Max a besoin d'une langue spéciale pour se parler et se comprendre.

A peine fut-il dans la rue, qu'il remit dans sa poche, pour une autre occasion, les gants dont il n'avait pas osé se servir, et au bout de cinq minutes, reprenant une pensée que cette soirée n'avait peut-être même pas interrompue, il rhythmait sa marche sur la mesure d'une ode qu'il se terminait pour lui-même et qu'il comptait écrire la nuit; car, comme on le pense bien, Max n'était pas de ceux qui dorment beaucoup.

Il était, à ce qu'il paraît, content de ce qu'il faisait, car, de temps en temps, un sourire entr'ouvrait ses lèvres, et sa main arrondissait sa pensée d'un geste harmonieux comme pour lui donner une forme dans le vide.

Il arriva ainsi à une maison d'assez pauvre apparence, étroite, sombre et flanquée de cinq étages.

Il frappa à une porte bâtarde qui ne s'ouvrit pas tout de suite, et il entra dans une allée obscure dont le bout était à peine éclairé par la lampe fumeuse du concierge.

Celui ci mit le nez à sa vitre pour voir qui

rentrait, et ayant reconnu Max, il se replongea dans son fauteuil et se rendormit.

Max monta les cinq étages et s'arrêta devant une petite porte, prêta un instant l'oreille et sonna tout doucement.

Des pas légers se firent entendre, et une jeune fille vint ouvrir.

— Ai-je été trop longtemps? dit-il en l'embrassant sur le front.

— Non, répondit-elle.

— Et le père?

— Le père attend.

— Je trouve que je suis en retard.

— Il a regardé dix fois au moins du côté de ta chambre.

— C'est bien. Je vais le retrouver.

Max entra alors dans une chambre à coucher, meublée d'un lit de noyer à rideaux blancs, d'une commode du même bois, d'une table ronde qui servait au repas, de quatre chaises de paille, d'un portrait de vieille femme, d'une petite glace, d'un christ entouré de buis, de deux chandeliers sans bougie ni chandelle,

d'une carafe pleine d'eau, d'un sucrier plein de sucre et d'un verre.

La table était au milieu de la chambre. Sur cette table, une lampe avec abat-jour; assis à cette table, dans un grand fauteuil, un petit vieillard dont les deux mains battaient sans repos un jeu de cartes, et dont la tête branlait avec un mouvement régulier pénible à voir.

Au moment où le jeune homme parut, le vieillard tourna la tête de son côté et une espèce de sourire éclaira son visage pâle et ses yeux éteints.

— Bonsoir, père, dit Max en l'embrassant.

Un murmure inintelligible, presque un grognement, passa entre les lèvres toujours entr'ouvertes du bonhomme.

— Vous ne vous êtes pas impatienté? reprit Max à voix haute, car sans doute le vieillard était sourd.

Même réponse.

— Nous allons faire notre partie.

Cette fois, la tête répondit par un signe de haut en bas qui voulait dire : Oui.

Ce corps était sinistre à voir. L'immobilité de cette maigreur, l'agitation fébrile de ces deux mains, ce chef branlant où la pensée n'existait plus, ces yeux sans intelligence, cette bouche toujours entr'ouverte, où la parole n'avait plus de sens, tout jusqu'aux longs et larges plis des vêtements qui ne laissaient même pas soupçonner les os de celui qui les portait, tout dans ce vieillard avait un aspect lugubre, repoussant même pour des étrangers, et il fallait l'habitude des deux enfants et leur affection religieusement filiale pour supporter le voisinage de cette mort animée des plus inutiles mouvements de la vie.

La scène qui se passa après le retour de Max avait un caractère étrange.

La jeune fille vint s'asseoir auprès de la table et se mit à broder.

Max s'assit en face de son père, qui lui présenta, silencieusement, le jeu de cartes à couper, reprit les cartes, en donna cinq à son fils, en prit cinq pour lui et en retourna une.

Cette occupation paraissait absorber tout ce qui restait de facultés au vieillard.

Sans attendre un mot, sans en prononcer un, bien entendu, il jeta, comme une machine et au hasard, les cartes l'une après l'autre sur la table, ne s'occupant pas s'il avait joué de l'atout, et si son partenaire avait ou non coupé, mais ramassant chaque fois, comme s'il eût gagné; puis, le coup fini, il marquait un point, et recommençait à donner les cartes.

Max ne disait rien. Il pensait.

Par moments, le vieillard regardait de côté pour s'assurer que sa fille était là.

Son visage ne changeait jamais d'expression, mais on devinait qu'il se fût mis à pleurer comme un enfant si quelqu'une des choses ou des personnes indispensables à son habitude lui avait fait défaut un seul instant.

Tout les soirs, la même scène recommençait.

Quelquefois elle durait deux heures.

A la fin de chaque partie, Max donnait une pièce de monnaie à son père, et lui disait :

— Mon père, vous avez gagné.

L'idiot prenait la pièce de monnaie, et, d'une main tremblante, l'enfermait dans un morceau de papier et la mettait dans la poche de son gilet.

Au bout de deux heures, il secouait la tête en signe qu'il en avait assez.

Alors sa fille se levait, faisait un verre d'eau sucrée et le lui faisait boire.

Puis Max et elle déshabillaient le vieillard, dont les bras pendaient aux deux côtés de son corps, et le déposaient dans son lit, où il s'endormait au moins jusqu'à huit heures du matin.

Dès qu'il avait les yeux ouverts, bien qu'il n'eût rien à faire de la journée, bien qu'il lui fût impossible de sortir et même de marcher autrement que pour aller d'une chambre à l'autre, il fallait le lever et lui donner à manger, fonction qu'il accomplissait avec une sorte de gloutonnerie.

Tout le jour, il rôdait en s'appuyant contre les murs, sur les meubles.

Quelquefois il tombait. Alors de grosses lar-

mes coulaient de ses yeux, et pendant quelques minutes sa tête tombait sans force sur sa poitrine, comme s'il eût été mort.

La jeune fille seule prenait soin du père dans le jour, puisque Max était à son bureau.

Mais le bonhomme connaissait bien le dimanche, et le dimanche il fallait que son fils l'amusât toute la journée.

Or, une seule chose l'amusait : les cartes ; et nous avons vu comment il y jouait.

Max, les jours ordinaires, revenait à l'heure du dîner, et la soirée se passait comme celle dont nous venons de donner les détails.

Le père couché, le frère embrassait sa sœur, qui travaillait encore une heure ou deux, tandis que lui, rentré dans sa chambre, il prenait un livre et lisait ou bien écrivait jusqu'au jour.

Tout cela est bien triste ; et dire que ce n'est pas tout !

VIII

Regardez bien cette jeune fille qui travaille auprès du lit de son père comme elle travaillait tout à l'heure auprès de la table où il jouait avec Max.

Elle est jeune; mais Dieu l'a déjà cruellement éprouvée. Elle était belle, mais quel changement!

Ses grands yeux bleus ont encore une douce et caressante expression, mais ses paupières rougies et brûlées par les veilles et les travaux

assidus sont ceintes de ce cercle nacré que tracent seules la fatigue et la maladie ; ses cheveux sont d'un beau blond cendré. Mais çà et là ils sont déjà un peu plus rares ; sa peau est lisse et sans rides, mais de ce mat qui est le cachet de la douleur et de la misère, et les pommettes s'empourprent quelquefois sous une fièvre intérieure; la bouche est d'une ligne pure, mais les lèvres sont pâles, et quelle mélancolie dans le sourire qui l'entr'ouvre et laisse voir des dents blanches comme des gouttes de lait durci. A force d'incliner sa tête, à force de creuser sa poitrine sur le travail, la jeune fille a contracté l'habitude d'une respiration difficile, et pendant des heures, on n'entend souvent dans la chambre où sont le père et les deux enfants qu'une respiration lourde qu'interrompt de temps en temps une petite toux qui force Catherine Hubert à rejeter sa tête en arrière et à reprendre haleine de plus haut.

Cette pauvre fille travaille ainsi depuis l'âge de douze ans, et aide par son travail à la vie de la famille.

Cependant ce vieillard qu'on vient de coucher et qui dort maintenant a été riche.

Autrefois la maison était aussi heureuse et florissante qu'elle est pauvre et triste maintenant. Cet homme était un des premiers négociants du Havre, et les mers du Sud et du Nord ont vu passer des vaisseaux à lui, fiers de leurs lourdes cargaisons. Alors Max et Catherine étaient deux beaux enfants auxquels leurs parents se croyaient en mesure de promettre l'avenir le plus doré.

Alors la maison était toujours en fêtes, et c'était à qui se ferait bien venir de Max et de Catherine, dont les parents, qui pouvaient être utiles à tant de monde, faisaient le bien avec tant de facilité. Aussi, malgré une grande fortune, malgré l'accroissement quotidien des entreprises et des réussites, avaient-ils peu d'ennemis. Nul ne leur en voulait d'un bonheur qui paraissait juste et qu'ils s'efforçaient le plus possible de faire partager.

Deux faillites et la perte d'un navire, et tout fut dit.

L'opulente maison disparut. Il fallut liquider à la hâte; le père était un honnête homme, il paya intégralement, mais il était ruiné.

Comme il était intelligent, comme il était aimé, comme on avait confiance en lui, il eût pu trouver chez d'autres l'assistance qu'il n'avait jamais refusée, qu'il avait souvent offerte, recommencer les affaires et peut-être rétablir sa fortune; mais le coup avait été si imprévu et si rude, qu'il y eut ébranlement de toutes les facultés et qu'il en était arrivé peu à peu à l'état où nous le voyons aujourd'hui, d'autant plus facilement que, dans sa famille, il y avait toujours eu prédisposition à la folie.

En ramassant les bribes de leur ancienne splendeur, en recouvrant quelques dettes et à force d'économies, ces quatre personnes purent vivre pendant quelque temps sans avoir recours au travail particulier de chacune d'elles; mais ces dernières ressources s'épuisèrent assez vite. La gêne arriva. On commença à vendre l'argenterie pièce par pièce, puis les dentelles de la mère, puis les meubles de quelque valeur.

On réduisit en même temps les frais. Un plus petit appartement succéda à celui qu'on avait pris d'abord et qu'on avait pourtant trouvé bien humble. La mère avait un noble orgueil : elle ne voulait accepter de personne des services qu'elle n'eût pu rendre, elle ne voulait pas contracter des dettes qu'elle n'eût pu acquitter ; en même temps, elle ne voulait ni qu'on connût cette misère complète, ni que son mari et ses enfants en souffrissent; elle se défit de quelques bijoux qu'elle avait toujours conservés pour les dernières extrémités, et elle se mit courageusement au travail pour aider au petit capital que cette vente mettait à sa disposition ; mais ce travail était insuffisant, et la misère devint si menaçante, qu'un jour, ne voulant plus d'ailleurs rester dans la ville, elle vendit tout ce qu'elle possédait encore, et partit avec son mari et ses enfants.

Ils arrivèrent à Paris.

Max avait dix-huit ans, Catherine en avait douze.

Max avait reçu une bonne instruction, il avait

une belle écriture, il était doué de courage, d'honneur et de persévérance ; il chercha une place et des leçons à donner.

Il obtint, après beaucoup de peine, un emploi dans une maison de commerce. Il gagnait six cents francs ; il donnait quelques leçons de dessin et de littérature, et se faisait, tout compris, une douzaine de cents francs par an.

Catherine travaillait avec sa mère, mais le travail des deux femmes, presque toujours occupées à soigner le malade dont la maladie, exigeante comme toutes celles où la raison ne subsiste plus, absorbait la moitié de ce que gagnaient les trois autres personnes ; le travail des deux femmes, disons-nous, ne produisait pas plus de trois ou quatre cents francs par année.

Enfin, on vivait, mais au milieu de quelles terreurs !

Que Max, fatigué par des travaux au-dessus de son âge, vînt à tomber malade, que deviendrait-on ?

Un jour on lui proposa une place de précep-

teur dans une famille; seulement il faudrait voyager avec les parents et le jeune élève, qui l'hiver habitaient la campagne et passaient l'été aux eaux, ou en Italie, ou en Suisse.

Il fallait donc quitter sa mère, son père et sa sœur.

Mais il y avait trois mille francs d'appointements. C'était une fortune. Max accepta.

La séparation fut douloureuse. Il partit. Il envoyait tout ce qu'il gagnait à sa mère. Pendant son absence, s'il y eut perte pour le cœur, il y eut, en revanche, un peu plus de bien-être matériel.

La famille dans laquelle Max entrait se composait d'un père, d'un jeune garçon de dix ans et d'une jeune fille de seize, d'une beauté remarquable.

Il avait été convenu que Max ne quitterait le jeune homme que lorsqu'il aurait atteint sa dix-huitième année.

Au bout de six mois, le père était enchanté du professeur et lui offrait mille francs de plus. Au bout d'un an, Max revenait à Paris.

Que s'était-il donc passé? L'enfant était-il mort? Le père était-il mécontent? Non. Max s'était-il mal conduit? Impossible.

En vain madame Hubert demandait à son fils la cause de ce retour; il donnait pour raison qu'il était souffrant, qu'il ne pouvait vivre loin d'elle et de sa sœur, et qu'il préférait travailler deux fois plus, pourvu qu'il fût auprès d'eux. Mais il rapportait de son voyage une tristesse qui n'avait jamais été dans sa nature, car autrefois il soutenait le courage de tout le monde avec sa gaieté, comme il soutenait la vie commune avec son travail. Souvent, le matin, quand il sortait de sa chambre, madame Hubert lui voyait les yeux rouges. Bien certainement, Max avait pleuré pendant la nuit.

— Si tu as un chagrin, confie-le-moi, lui disait sa mère.

— Je n'ai rien, je vous assure, lui répondait-il, et il l'embrassait. Pardonne-moi, ajoutait-il, d'avoir renoncé à un emploi qui vous mettait tous hors du besoin, et de vous replacer ainsi volontairement dans une position plus difficile

encore que par le passé; mais, je le jure, je ne pouvais faire autrement.

D'autre explication, il n'en donna jamais, à sa mère du moins, car nous croyons bien que Catherine avait été plus heureuse, qu'il en avait fait sa confidente; mais, sans doute, il lui avait bien recommandé le secret, car elle n'avoua jamais rien non plus aux sollicitations maternelles.

Certaines douleurs ont besoin pour confidents de cœurs d'un certain âge.

Mais il n'était pas interdit à madame Hubert d'essayer de connaître par d'autres moyens le chagrin que son fils lui cachait. De la part d'une mère comme elle, ce ne pouvait être une simple curiosité.

Or, comme, rentré le soir dans sa chambre, Max s'y enfermait, et que quelquefois, souvent même, sa lampe brûlait jusqu'au jour; comme, en venant sur la pointe du pied jusqu'à sa porte, et en prêtant l'oreille, sa mère l'entendait écrire, et que le lendemain, quand il était sorti, laissant sa chambre ouverte, on ne trouvait pas

trace de ce qu'il avait écrit, il était bien évident que Max ou entretenait une correspondance mystérieuse, ou cachait avec soin ce qu'il écrivait, et se défiait d'investigations que, du reste, madame Hubert ne se crut pas en droit de pousser plus loin.

Seulement deux ou trois fois, en écoutant à sa porte avec cette sollicitude maternelle qui la faisait trembler que ces veilles répétées n'altérassent la santé de son fils, madame Hubert l'entendit parler tout haut, ou plutôt se lire à lui-même ce qu'il écrivait; elle reconnut que ce n'était pas de la prose, mais des vers que son fils lisait ainsi. Elle en entendit distinctement quelques-uns qui, lus d'une voix pleine de sentiment, lui firent venir des larmes dans les yeux. Madame Hubert n'était pas une femme littéraire. Elle n'avait, pour comprendre la littérature et la poésie, que l'intelligence instinctive de la femme, intelligence qui, rendue plus susceptible et plus délicate chez elle par l'habitude du chagrin, jugeait moins par le raisonnement et la science de la chose qu'elle entendait

que par l'impression que lui causait cette chose. Les vers qu'elle entendait auraient eu treize ou quatorze pieds, elle ne s'en serait même pas aperçue, mais le sentiment vrai ne lui échappait pas.

Le nom d'une femme revenait souvent dans ces vers. Il n'y eut plus de doute pour la mère. L'âme de son fils était devenue poëte pendant son absence, et c'était cette douleur mystérieuse qui l'avait ramené, dont il n'avait jamais dit la cause, un amour, peut-être, qui lui avait révélé cette faculté poétique par laquelle probablement elle allait s'écouler peu à peu.

Madame Hubert respecta le double secret de son fils. Seulement elle lui disait quelquefois, en le voyant plus pâle que la veille :

— N'étudie pas trop, ne te fatigue pas inutilement.

— Ne craignez rien, ma bonne mère, répondait-il.

Et il partait pour son bureau.

Depuis son retour, Max occupait, au ministère dont M. Théodore faisait partie, la place qui faisait de nouveau vivre toute la maison.

Sa seule dépense était en ports de lettres. Il en recevait quelquefois de très-grosses. Ces jours-là son visage s'éclaircissait, et il avait de la joie jusqu'au soir; mais à Catherine seule il lisait quelques passages de ces lettres. Enfin, un matin, il apparut à l'heure du déjeuner avec un front radieux. Le bonheur était si visible que sa mère crut pouvoir le questionner sans indiscrétion.

— Tu parais bien gai ce matin, lui dit-elle, que t'arrive-t-il d'heureux? Conte-nous cela. Une bonne nouvelle est chose à partager entre gens qui s'aiment.

— Oui, je suis heureux. J'ai reçu une lettre qui me réjouit.

— Que te dit-elle ?

— Elle me dit, ma bonne mère, que décidément j'ai quelque chose là, continua-t-il en frappant son front, et que je ne me suis pas mis à la poursuite d'une impossibilité. Oh! il faut que j'arrive, continua-t-il en se parlant à lui-même; il faut que je me fasse un nom, et peut-être alors, quand on parlera de moi, ceux

qui me dédaignent aujourd'hui commenceront-ils à me regarder et à m'entendre. Tenez, ma mère, voyez la signature de cette lettre !

Madame Hubert lut le nom dont cette lettre était signée. C'était le nom d'un des premiers poëtes de l'époque, et la lettre avait au moins dix pages.

— Et savez-vous ce qu'il me dit ? reprit Max.

— Non.

— Il me dit que le poëme que je lui ai envoyé est un chef-d'œuvre, qu'on l'a lu devant ses amis, et vous devez deviner quels sont les amis d'un génie comme celui-là ! Il m'envoie les félicitations, les encouragements, et ce qui prouve l'intérêt qu'il me porte, les conseils de mes illustres auditeurs, et il joint à tout cela une lettre pour un libraire qui m'imprimera mon œuvre. Qu'elle soit connue, ma mère, et nous serons tous sauvés.

— C'est si beau ! fit Catherine avec l'admiration naïve d'une sœur.

— Tu as donc eu plus de confiance en Catherine qu'en moi, reprit madame Hubert avec ce



ton de reproche dont les mères seules ont le secret et qui renferme déjà le pardon dans le reproche même.

— Je ne voulais pas vous donner une espérance que j'eusse peut-être été forcé de vous faire perdre plus tard, tandis qu'aujourd'hui, grâce à cette lettre, je touche au but.

— Prends garde d'espérer trop tôt toi-même.

Le jour même, en sortant de son bureau, Max se rendit chez l'éditeur auquel il était adressé; il lui remit, avec sa lettre d'introduction, son manuscrit bien corrigé, bien lisible, bien enveloppé.

— C'est bien, monsieur, répondit l'éditeur sans ouvrir le rouleau, mais avec l'importance des gens qui ont l'habitude d'acheter et de vendre la pensée des autres; c'est bien, monsieur, veuillez revenir dans huit jours; j'aurai lu votre ouvrage et pourrai vous donner ma réponse.

Pendant ces huit jours, Max ne vécut pas.

Enfin le terme fixé arriva.

Il courut chez le libraire.

— Eh bien! monsieur, puis-je espérer...?

L'éditeur l'interrompit.

— Vous ne m'aviez pas dit que c'étaient des vers, lui dit-il; les vers ne se vendent pas, mon cher monsieur; personne ne les lit.

— Ainsi, demanda Max en pâlissant et en sentant la voix lui manquer; ainsi, vous ne pouvez pas imprimer ce volume?

— Non, à moins que vous ne fassiez les frais d'impression pour lesquels il faudra toujours compter une douzaine de cents francs, si vous voulez un volume qui ait une certaine tournure.

Max baissa la tête.

Des larmes lui montaient aux yeux.

Il reprit le chemin de sa pauvre demeure, où sa mère et sa sœur attendaient avec émotion son retour.

Pour revenir chez lui, il avait les ponts à traverser.

S'il n'avait été si nécessaire à trois personnes, il se fût jeté à l'eau.

— Eh bien? lui dirent madame Hubert et Catherine en le voyant reparaître.

— Eh bien! leur répondit-il en les embrassant et en faisant un effort pour sourire; eh bien! je m'étais trompé. Je resterai bureaucrate.

IX

A partir de ce jour commença, pour Max, la vie à laquelle nous avons initié nos lecteurs, vie d'abnégation, de modestie et d'obscurité. Il faisait encore des vers, mais pour lui-même, comme l'avait dit M. Théodore, ou plutôt pour entretenir, avec quelques hommes distingués de son époque qui l'avaient pris en affection littéraire, un commerce poétique qui était sa seule distraction et qui était même, depuis certain événement terrible que nous allons raconter,

devenu un besoin pour notre employé poëte.

Les malheurs vont par troupe, dit-on. C'est vrai.

Catherine avait toujours été d'une santé faible, d'une organisation délicate, d'une impressionnabilité extraordinaire. Pendant son enfance, le bonheur insoucieux de son âge, le bien-être, la vie naturelle avaient donné à ce petit corps toutes les apparences de la force et de la santé véritable; mais, quand la misère était venue; quand cette jeune intelligence avait été forcée de comprendre la résignation; quand l'enfant avait vu souffrir et pleurer sa mère; quand elle avait vu la raison de son père s'éteindre au souffle du malheur; quand, essayant de travailler pour aider à sa famille, elle avait reconnu l'impuissance et l'inutilité de son travail, une grande mélancolie s'était emparée d'elle; elle s'était astreinte à de certaines privations, jusqu'à ne pas manger pour ne pas prendre aux trois autres convives une partie du pain qu'elle n'avait pas contribué à faire entrer dans la maison; la fièvre l'avait prise, et, peu à peu,

était passée chez elle à l'état normal ; mais cette fièvre, qui apportait une surexcitation à certains organes, en appauvrissait certains autres, et, par moments, la pauvre fille sentait la pensée lui échapper.

Elle essayait de cacher cet état à son frère, qui s'en fût alarmé ; cependant deux ou trois fois elle n'avait pu s'empêcher de le prendre dans ses bras et de pleurer sur son sein.

— Je ne sers à rien dans la maison, lui disait-elle alors, si ce n'est à la gêne. Laisse-moi partir.

— Et où iras-tu, chère enfant?

— N'importe où. Je voudrais mourir!

— Es-tu folle!

La première fois que son frère lui avait dit ce mot, Catherine lui avait répondu tout bas :

— J'en ai peur.

Max avait été effrayé. Il l'avait questionnée alors, et elle lui avait dit :

— Il me passe des idées étranges par la tête. Ainsi tu sais combien je t'aime; eh bien, il me semble par moments que j'ai envie de te tuer!

Max regarda Catherine avec inquiétude ; mais il pensa aussitôt qu'il n'y avait qu'à rire pour faire envoler des idées aussi ridicules d'un esprit aussi pur.

— Est-ce que tu te griserais quelquefois? lui dit-il en riant.

— Non ; mais si j'étais sûre de ne plus penser, et s'il y avait du vin dans la maison, ajouta-t-elle avec un sourire mélancolique, je crois que j'en arriverais là.

— Ainsi ce que tu me dis est réel? Et quand te viennent ces belles idées-là?

— Quand je suis seule, la nuit.

— Tu ne dors donc pas?

— Presque jamais.

— Il faut dormir.

— Dors-tu beaucoup, toi?

— Mais moi, je suis un homme.

— Quelle mauvaise raison! Mais écoute-moi; j'ai une question à te faire.

— Voyons?

— Faut-il être malade à ne plus pouvoir bouger pour entrer dans un hospice? . . . . .

— Pourquoi cette question?

— Parce que si, en prouvant que tout en marchant et en ayant l'air de bien se porter, on est réellement malade, on pouvait entrer dans un hospice, j'aimerais autant y entrer tout de suite que d'attendre encore.

— Et tu crois que je t'y laisserais aller?

— Pourquoi pas? Est-ce donc déshonorant?

— Non; mais c'est la place des malheureux qui n'ont absolument aucune ressource, et non de ceux ou de celles qui ont un frère qui travaille et qui les aime. Chasse toutes ces idées-là, et puisque tu te crois malade, allons dimanche trouver un médecin, et ce qu'il t'ordonnera de faire, tu le feras.

Max demanda à M. Théodore s'il connaissait un médecin de talent qu'il pût consulter pour sa sœur.

M. Théodore lui indiqua M. de Blaru.

Le dimanche suivant, Max conduisit Catherine chez le docteur que nous connaissons et qui lui dit, quand il l'eut questionnée et qu'elle lui eut rendu compte de ce qu'elle éprouvait :

— Ce n'est rien, absolument rien; un peu de fatigue, voilà tout. Il faut vous coucher de bonne heure, ne pas travailler, ne pas lire pendant quelque temps, faire tous les jours une bonne promenade à pied, manger des viandes rôties à des heures régulières et boire du vin de Bordeaux.

Autrement dit :

— Vous êtes malade et affaiblie, parce que vous êtes pauvre, que votre nourriture est mauvaise, que le travail vous retient à la maison, vous fait veiller et vous fatigue; eh bien! il y a un moyen bien simple de vous guérir : ayez dix mille livres de rente.

Max donna dix francs à M. de Blaru pour cela.

Catherine sourit tristement, et, pendant quelques jours, pour faire plaisir à son frère, elle le conduisait le matin à son bureau et revenait l'y reprendre. Elle faisait ainsi la promenade ordonnée.

Il avait fait venir pour elle quelques bouteilles de vin qu'on lui avait dit être excellent et qui

était, pour la malade, un peu plus mauvais et beaucoup plus dangereux que l'eau.

Mais ce vin revenait à quinze sous la bouteille au marchand, et il le vendait trente sous. Voilà le principal. Il faut bien que le commerce aille un peu.

Catherine affectait d'aller mieux : elle paraissait gaie, elle travaillait moins, elle rentrait de bonne heure dans sa chambre, elle disait qu'elle avait dormi jusqu'au matin.

Une nuit, Max avait besoin d'un livre qui se trouvait chez Catherine; il prit sa lampe et s'en alla jusqu'à la porte de la chambre de sa sœur. Là il écouta; il n'entendit aucun bruit.

— Elle dort, pensa-t-il.

Et il ouvrit tout doucement la porte.

Le livre était sur une table; il alla le prendre et jeta les yeux sur le lit pour s'assurer qu'il n'avait pas réveillé Catherine.

Le lit était vide.

Catherine n'était donc pas encore couchée. Max passa dans la salle à manger pour reprocher à sa sœur de veiller si tard.

Il n'y avait personne; mais la porte qui donnait sur l'antichambre était ouverte et celle du carré de même.

Qu'est-ce que cela voulait dire?

Max quitta l'appartement et s'avança jusqu'à l'escalier complétement obscur.

Il appela : Catherine!

Rien ne répondit.

Il monta les quelques marches qui conduisaient à une espèce de grenier. Personne.

Il descendit et demanda au portier s'il avait vu sa sœur.

— J'ai tiré le cordon pour quelqu'un tout à l'heure, répondit cet homme, mais je ne sais pas si c'est pour mademoiselle Catherine.

Max déposa sa lampe sur la dernière marche de l'escalier et sortit de la maison.

Il regarda à droite et à gauche. La rue semblait déserte; cependant, à force de regarder, il lui sembla voir une ombre blanche se glisser le long du mur et s'éloigner rapidement. Il se mit à courir dans cette direction. Arrivé à vingt

pas de cette ombre, il appela de nouveau : Catherine!

Celle qu'il appelait ainsi commença alors à se sauver. Max ne douta pas que ce fût sa sœur et courut après elle.

C'était bien Catherine, pieds nus et vêtue d'une grande robe blanche.

— Que fais-tu là? lui demanda Max effrayé.

— Moi? rien, répondit-elle.

Et ses yeux regardaient fixement; un tremblement convulsif agitait ses lèvres, et tout son corps grelottait.

— Où allais-tu? Voyons, réponds-moi, je t'en supplie : tu ne comprends donc pas combien tu me fais de peine?

— J'allais prendre l'air un peu; j'avais trop chaud.

— Et jusqu'où allais-tu ainsi?

— Jusqu'à la rivière.

Max sentit une sueur froide lui couvrir le corps. Il se rappela cette phrase de sa sœur : Je voudrais mourir!

— Catherine, lui dit-il, tu es une méchante

sœur, tu fais du mal à ceux qui t'aiment.

— Quel mal?

— Tu veux te tuer.

— Moi! non.

— Que veux-tu que je devienne si je ne t'ai plus? Tu veux donc que je meure aussi? Alors que deviendront notre père et notre mère?

— C'est juste, fit Catherine.

Et elle baissa la tête.

— Allons, reviens à la maison, et que personne ne sache ce qui s'est passé.

Mais Catherine ne pouvait plus faire un pas. De ses pieds, glacés par le pavé, le froid avait envahi tout son corps.

— Porte-moi, dit-elle comme un enfant.

Max la prit dans ses bras et la rapporta jusqu'à son lit. Il la couvrit bien, s'assit près d'elle et la veilla jusqu'au matin.

A peine était-elle couchée qu'elle s'endormit, et, chose étrange, d'un sommeil plus tranquille que son sommeil ordinaire.

Le lendemain, au réveil, elle ne paraissait pas se souvenir de ce qui s'était passé. Du reste,

ni son père ni sa mère n'en avaient eu connaissance; il est vrai que, le lui eût-on dit, le père n'en eût pas su davantage, puisque, depuis longtemps, il ne comprenait plus.

Pendant plusieurs nuits, Max surveilla sa sœur. Elle était redevenue calme; elle dormait bien.

Elle avait donc eu un moment de fièvre, voilà tout.

Cependant un soir les quatre personnages venaient de se mettre à table pour dîner quand il se passa un fait assez bizarre.

Madame Hubert pria sa fille de lui couper un morceau de pain.

— Je suis bien forcée de m'adresser à toi, lui dit-elle en riant, puisque je n'ai pas de couteau et que tu en as deux.

— Deux couteaux! fit Catherine en se levant et en pâlissant. Pourquoi ai-je deux couteaux?

— Par erreur. En mettant le couvert, tu en as mis deux devant ta place, et tu n'en as pas mis devant la mienne.

— Otez-les de devant moi, ces couteaux, con-

tinua Catherine en se reculant, je ne veux pas les voir.

— Passe-m'en un alors, dit madame Hubert.

Max commençait à s'inquiéter, lui, de l'agitation où il voyait sa sœur.

— Mais tu vois bien que je ne veux pas les toucher, reprit Catherine en cachant son visage, tu vois bien que je ne veux pas commettre un crime.

— Un crime! Que dis-tu donc là? fit la mère, ne comprenant plus rien à cette scène, tandis que le père continuait à manger, comme s'il ne se fût rien passé d'extraordinaire autour de lui.

Max prit les deux couteaux et les donna à sa mère.

— Voyons, Catherine, voyons, lui dit-il, rassieds-toi. Ta mère ne te gronde pas parce que tu as mis deux couteaux devant toi et que tu n'en as pas mis devant elle; c'est là une faute bien innocente. Voyons, rassieds-toi et dîne.

Catherine s'assura que les deux couteaux n'étaient plus près de son assiette et se rassit.

Elle dîna et, vers la fin du dîner, elle était même assez gaie.

Trois semaines se passèrent sans amener aucun incident nouveau.

Au bout de trois semaines, une nuit, Max venait de s'endormir, quand il lui sembla entendre un grand cri et des pas précipités dans l'appartement.

Il se réveilla en sursaut.

Sa première pensée fut : Ma sœur.

Il courut à la chambre de Catherine. Le lit était défait ; mais, comme la chambre, il était vide.

Il n'y avait pas à en douter, un gémissement se faisait entendre dans la chambre de madame Hubert. Max y courut. Là un spectacle effroyable l'attendait.

Sa mère était étendue sur son lit, la poitrine ouverte, et morte.

Le sang coulait à flots de sa large blessure et inondait le parquet.

Catherine venait de tuer sa mère, et, penchée sur le lit, la regardait avec curiosité en tenant

toujours le couteau avec lequel elle avait commis le crime.

— Qu'as-tu fait, malheureuse? s'écria Max.

Catherine se mit à rire.

Max appela au secours, envoya chercher M. de Blaru. Des voisins accoururent; un meurtre fut constaté. Le commissaire de police arriva.

Catherine, accroupie dans un coin de la chambre, assistait tranquillement à tout ce qui se passait, comme si rien de tout cela ne l'eût regardée.

— Elle a assassiné sa mère, la misérable! disaient les voisins.

Et dans leur indignation, quelques-uns d'entre eux voulaient devancer la justice des hommes; ils la secouaient par le bras en lui disant:

— On te tuera aussi, parricide!

— Vous me faites mal, répondait doucement Catherine.

Et quand le commissaire l'avait dégagée de ces étreintes et de ces menaces, elle retournait s'asseoir dans son coin.

— Vous reconnaissez avoir tué votre mère? lui dit le magistrat.

— Moi? répondit-elle avec étonnement.

— Cette femme est bien votre mère?

— Oui.

— C'est vous qui lui avez porté cette blessure?

— Oui.

— Pourquoi?

— Je n'en sais rien.

— Vous allez me suivre.

— Où?

— En prison.

En ce moment le médecin arriva.

On lui montra madame Hubert.

— Elle est morte, dit-il.

Un frisson courut parmi les assistants, car, jusqu'à l'arrivée de l'homme de l'art, on avait encore espéré.

— Le coup est profond, reprit-il, et a été donné d'une main ferme et assurée. Qui a tué cette femme?

— Sa fille.

— Où est-elle?

— La voici.

On lui montra Catherine.



— C'est cette jeune fille qui a tué sa mère? dit le médecin en examinant la coupable.

— Oui, répondirent les témoins avec fureur.

— Ce n'est pas sa faute, reprit le médecin.

— Ce n'est pas sa faute?

— Non. Cette fille est folle.

Et, lâchant la main de Catherine qu'il tenait, il la laissa retomber calme et indifférente dans le coin où elle se tenait depuis la perpétration du crime.

Quant à Max, il n'avait pas attendu l'arrêt du médecin pour pardonner à sa sœur; il savait déjà à quoi s'en tenir, lui qui ne pouvait avoir oublié les premiers symptômes de folie qui s'étaient manifestés chez Catherine.

Aussi tout en priant pour sa mère, il pleurait sur sa sœur.

— Monsieur, dit-il au médecin, empêchez qu'on lui fasse mal.

Le commissaire dressa procès-verbal; puis, Max resta seul avec le cadavre de sa mère.

Catherine était provisoirement arrêtée.

Quant au vieux père Hubert, il dormait.

X

M. de Blaru fit conduire Catherine dans un hospice d'aliénés dont il était le médecin en chef. Elle s'y laissa mener sans résistance, après avoir demandé seulement à embrasser son frère.

La justice suivit son cours ; mais le jury rendit un verdict de non-culpabilité. La folie était évidente, et la jeune fille avait tué sa mère sans savoir ce qu'elle faisait. Ce déplorable événement fut une raison de plus de retraite pour Max. Il ne voulut plus voir personne, non pas qu'il crût avoir à rougir du meurtre involontaire

que sa sœur avait commis; non pas qu'il fût devenu misanthrope, ou craignît de la part des gens qu'il aurait vus une curiosité irritante, déguisée sous le nom d'intérêt; au contraire, il s'éloignait des autres, pour eux, non pour lui. Il tremblait d'être un être fatal à ceux qu'il aimait et de leur porter malheur. Il résuma donc sa vie en trois choses : le travail quotidien de son bureau, la visite de tous les jours à sa sœur, la partie de tous les soirs avec son père.

Il renonça même à la poésie; il jeta au feu les derniers restes de ses dernières tentatives; et il écrivait à son protecteur littéraire, à la fin de la lettre où il lui annonçait son malheur : « Ne me parlez pas de poésie, j'ai anéanti toutes ces vanités-là. »

Du reste, cette lettre était un chef-d'œuvre de simplicité, de justesse, de sentiment, de résignation noble et chrétienne.

« Seul, je ne suis pas fou, disait-il, au milieu de toute cette folie; je me possède, je ne pleure pas, et je me sens la force de faire ce qu'il y a à faire encore. Écrivez-moi une lettre

religieuse, mais ne m'entretenez pas de l'événement que je vous fais savoir. Je veux le réparer, mais je ne veux plus le sentir. Veillez bien sur votre famille, je vous en prie pour vous; mais ne venez pas me visiter, je ne voudrais pas vous voir. J'ai peur des attendrissements amis, qui me feraient perdre tout mon courage. »

Chaque jour un mieux sensible se manifestait chez Catherine. La pauvre fille revenait peu à peu à la raison, et, en même temps, le jour se faisait en elle et le souvenir lui venait du déplorable malheur dont elle avait été l'instrument. Ce fut une chose terrible pour cette pauvre âme que la connaissance de cet événement. Comprenez-vous? Elle avait vécu pendant un mois dans un état de folie qui avait été presque le bonheur; car elle n'avait pas souffert un seul instant, et jamais la réalité de la vie ni les espérances de sa raison ne lui avaient même fait entrevoir les jouissances que lui avait causées sa folie; folie qui s'était manifestée par une crise terrible, par le besoin du sang, et qui, satisfaite de ce côté, s'était fondue en une douce et poéti-

que rêverie, avec des hallucinations semblables à celles que donne l'opium ou l'extase magnétique. Catherine avait, dans cet état, perdu le souvenir des choses douloureuses, et son imagination s'était ouverte aux fantaisies les plus inattendues, aux images les plus dorées, aux convictions les plus séduisantes. Assise à côté de la directrice de la maison où elle était, travaillant et cousant à côté d'elle, comme si elle eût eu toute son intelligence, elle ne les voyait pas et se racontait tout haut ses voyages intérieurs. Elle ne voyait pas les murs blancs de cette grande salle, les boiseries austères, les fenêtres grillées; elle se croyait au milieu d'un de ces jardins des Mille et une Nuits où l'herbe est de l'émeraude, le ciel du saphir et le soleil de l'or; elle entendait, rhythmée par le jet d'eau d'un bassin limpide et transparent comme le cristal, une de ces musiques orientales qui donnent au corps la finesse et la légèreté des sens qui la perçoivent, et le bercent dans l'infini des sensations les plus délicates.

Cette folie ne valait-elle pas mieux pour la

pauvre fille que sa lucidité d'autrefois qui ne lui laissait voir que la pauvreté de sa demeure, la misère de sa maison, la maladie de son père, les dangers de l'avenir? Aussi, par moments, Max en arrivait-il à souhaiter qu'on ne guérît jamais sa sœur. Du reste, il était la seule personne dont la venue jetât un éclair fugitif dans ce cerveau troublé : quand il apparaissait, le souvenir semblait renaître un instant chez Catherine par la force de l'affection. Elle aimait tant son frère, que le cœur lui tenant lieu momentanément de la pensée, elle le reconnaissait avec son âme, si ses yeux ne le reconnaissaient pas ; mais cette impression était courte heureusement, car elle était pénible ; car à la lueur de cette reconnaissance, elle entrevoyait une partie de la vérité et s'en reculait avec effroi ; mais, quelques secondes après, elle ne voyait plus dans son frère qu'un confident plus discret et plus aimé à qui elle pouvait confier les extases bienheureuses qu'elle éprouvait dans les pays lointains qu'elle portait en elle. Cependant, nous l'avons dit, grâce aux soins dont elle était

entourée, grâce à la médecine inflexible qui ne sait qu'une chose, c'est que la folie étant une maladie, sa mission est de la guérir, Catherine était revenue graduellement à la raison.

Les nuages qui obscurcissaient son cerveau se dissipèrent et se fondirent comme ces brouillards olivâtres des matinées de printemps, emportant avec eux les pays chimériques que la malade avait bâtis sur eux; les croyances si douces à sa folie s'évanouirent dans l'air comme des statues de vapeur, et elle retrouva bientôt la vérité sous cette couche imaginaire. Nous le répétons, cette première initiation fut une douleur. Quand elle se rappela, ou plutôt quand elle apprit qu'elle avait tué sa mère, car, n'ayant jamais su ce qu'elle faisait, elle ne pouvait se le rappeler, elle fut terrifiée par la pensée de ce crime, le plus grand aux yeux de la nature, le second aux yeux de Dieu, pour qui le suicide est un crime plus grand encore, puisque c'est le seul dont l'homme ne puisse pas se repentir; mais Dieu est juste, et la pauvre fille sut bien vite distinguer la différence qu'il y a

entre un crime commis pendant un accès de fièvre chaude et le crime volontaire. Elle comprit qu'elle n'était pas coupable, elle pleura sa mère tuée par elle-même comme elle l'eût pleurée tuée par un autre ou morte naturellement. Elle eut un chagrin, elle n'eut pas de remords.

Elle questionna Max, qui lui apprit comment les choses s'étaient passées. Elle s'émut douloureusement, mais tendrement, à ce récit, et ses principes religieux lui rendirent enfin sa tranquillité. Elle demanda la permission d'aller à la tombe de madame Hubert; on la lui accorda, et à compter de ce jour elle fut guérie.

Il n'y avait plus de raisons pour qu'elle restât dans la maison où elle était depuis deux mois. M. de Blaru constata cette guérison, qui lui fit le plus grand honneur, car l'aventure avait fait du bruit, et Catherine revint habiter avec son frère et son père, toujours dans le même état.

Ce fut un véritable deuil pour l'hospice lorsque Catherine le quitta, tant elle y était aimée,

et elle-même, se rappelant vaguement y avoir été heureuse, promit d'y revenir de temps en temps voir la directrice et sa fille qui avaient été si bonnes pour elle. Elle ne se doutait pas alors que, quand bien même elle n'eût plus voulu y revenir, la nécessité l'y aurait ramenée.

En effet, Catherine avait recouvré la raison, mais non la santé, et chaque fois qu'elle avait une émotion un peu forte, cette émotion faisait vaciller sa raison, toujours près de chanceler encore. Un soir, le vieux Hubert avait eu une espèce d'attaque d'apoplexie. Lui qui n'articulait jamais un son, il avait poussé un cri bien distinct; il avait appelé clairement à son secours Max et Catherine.

Quand la vie, enfouie depuis longtemps dans un corps humain, décrépit et inerte, où elle ne se manifeste plus que par l'instinct animal, s'exprime tout à coup d'une manière intelligente et intelligible, il y a bien des chances pour qu'elle annonce la mort.

C'est l'âme alors qui, dans un effort suprême

pour se dégager de la matière qui la comprime sous son poids, électrise un instant l'esprit d'une dernière étincelle, et permet une manifestation éphémère de la vie à l'être qu'elle va abandonner définitivement.

En entendant le cri de son père, Catherine avait eu peur et elle s'était trouvée mal.

Le médecin était venu. Le vieillard avait été sauvé, si l'on peut appeler être sauvé, revenir à l'existence automatique qui était la sienne depuis longtemps.

Catherine avait repris ses sens ; mais toute la nuit elle avait veillé, et elle avait senti bouillonner dans son cerveau le désordre qui avait eu un si fatal dénoûment pour sa mère.

Le lendemain, dès le matin, elle entra, habillée pour sortir, dans la chambre de son frère.

— Où vas-tu de si bonne heure? lui demanda celui-ci, et quel est ce petit paquet que tu as sous le bras?

— Promets-moi de ne pas t'alarmer, lui dit Catherine.

— Qu'est-ce donc?

— Je vais à l'hospice.

— Voir ces dames?

— Non.

— Qu'y faire alors?

— Y passer quelques jours.

— Que t'arrive-t-il?

— Je redeviens un peu folle, continua Catherine avec une voix d'une douceur impossible à rendre, et cette fois, ajouta-t-elle en riant de façon à faire venir les larmes dans les yeux de son frère, et cette fois, je n'aurais qu'à te tuer, toi, qui m'aimes tant. Il ne le faut pas, qu'en penses-tu?

Max prit la main de sa sœur.

— Tu vois, lui dit-elle, ma main est brûlante. J'ai la fièvre. Embrasse-moi et laisse-moi partir.

— Ce ne sera rien, Catherine, tu t'effrayes à tort, reste ici.

— Oh! je ne m'effraye pas, mon ami. Je ne serai pas absente plus de huit jours, et, tu le sais bien, pendant ce temps-là, je ne suis pas

malheureuse. Seulement j'espère que, cette fois, je pourrai voir ma mère, comme je la vois souvent en rêve. Figure-toi qu'à minuit, elle ouvre ma porte, et elle entre dans ma chambre. C'est moi qui l'ai tuée; mais comme je n'en avais pas la volonté, elle n'est pas morte pour moi, elle vient me le dire.

Catherine passa la main sur son front. Elle sentait la pensée lui échapper.

— Adieu, dit-elle tout à coup, il n'est que temps.

— Je vais te conduire, Catherine.

— Non, non.

Et la jeune fille se mit à courir, poursuivie de la terreur de n'avoir pas assez de raison pour faire le chemin de sa maison à l'hôpital.

Max courut après elle, lui prit le bras, et le frère et la sœur firent la route sans se dire une parole ; mais Max sentait, aux tremblements du bras qu'il tenait sous le sien, l'envahissement saccadé de ce mal étrange.

Quand ils arrivèrent à l'hospice, Catherine était complétement folle. Seulement, cette fois,

l'attaque ne dura pas plus de huit jours. Au bout de ce temps, elle revint tranquillement à la maison; et depuis ce jour, quand elle sentait les symptômes de cette folie intermittente qui était passée maintenant à l'état chronique, elle s'en allait toute seule à la maison d'aliénés, et quand Max rentrait, il trouvait un mot de sa sœur qui lui écrivait :

« Ne t'inquiète pas de moi, je suis folle. »

La pauvre fille avait fini par prendre cette maladie en gaieté; car telle est la force de l'habitude que, comme elle ne souffrait ni physiquement ni moralement de ces absences périodiques de sa raison, elle et son frère avaient fini par en causer comme d'une chose toute naturelle, et même par en rire. Seulement, quand ils en causaient ou en riaient ainsi devant quelqu'un, ce quelqu'un les croyait fous tous les deux.

Voilà quelle était et quelle avait été la vie de Max jusqu'au jour où nous faisons sa connaissance.

Depuis un assez longtemps, Catherine avait recouvré toute sa lucidité, et l'on commençait à

croire dans la maison qu'elle était à tout jamais délivrée de ce mal qu'on avait cru devoir être périodique.

C'est cette espérance qui explique la préoccupation poétique de Max en rentrant après la signature du contrat de M. Théodore et de Sophie; car, chaque fois que le pauvre garçon était ou se croyait, sinon heureux, du moins tranquille, il retombait dans ses tentations rimées.

C'était sa folie, à lui.

Laissons-le s'y livrer tout à son aise, puisqu'elle ne fait de mal à personne, et revenons à nos deux personnages principaux.

Le soir du contrat, avant de quitter M. Théodore, M. de Blaru lui avait dit, d'une voix solennelle :

— Mon cher ami, j'ai à vous parler de choses sérieuses.

— A moi?

— A vous!

M. Théodore avait-il deviné de quoi il serait question? toujours est-il qu'il tressaillit.

Évidemment, cet homme avait toujours peur de quelque chose, même au milieu de son bonheur, et M. de Blaru surtout avait le don de le rappeler à cette peur.

— Eh bien! quand vous voudrez, reprit-il en cachant le plus possible sa préoccupation.

— Demain matin, de bonne heure, avant la cérémonie de la mairie et de l'église, serez-vous visible ?

— Oui.

— J'irai vous voir.

— Je vous attendrai.

M. de Blaru s'éloigna après avoir serré la main de M. Théodore, qu'il laissa plus que préoccupé, qu'il laissa triste pour le reste de la soirée et même de la nuit.

Le lendemain à sept heures, le docteur frappait à sa porte.

XI

Toute la nuit, M. Théodore avait été fort agité. Aussi M. de Blaru le trouva-t-il déjà levé et la mine assez mauvaise. Nous devons même à la vérité de dire que si M. Théodore n'avait écouté que ses pressentiments, il n'aurait pas reçu le médecin.

Mais il n'y avait pas moyen de faire autrement.

On le lui annonça. Il se fit un visage aussi calme que possible et tendit les mains au visi-

teur matinal ; mais, nous le répétons, malgré ses efforts, il était visiblement pâle.

— Vous êtes exact, dit-il d'un air enjoué, mais sans quitter des yeux les yeux du docteur qui lui pénétraient littéralement dans les entrailles.

— C'est la moitié de notre talent que l'exactitude, mon cher.

— En médecine, mais en amitié, peu importe. Un ami est moins exigeant qu'un malade.

— Pas dans un jour comme aujourd'hui où les minutes sont comptées pour vous, et où chaque heure qu'on vous prend est une joie qu'on vous vole.

M. Théodore eût bien voulu maintenir la conversation sur ces banalités ; il reprit :

— Quel temps fait-il ?

M. de Blaru devina si bien par ce mot, si inutile en pareille circonstance et à un rendez-vous si matinal, que les deux interlocuteurs eussent dû aller droit au fait qui les réunissait, qu'il ne put s'empêcher de sourire, et que peut-être il eut un sentiment de pitié pour le patient;

car, plus il considérait M. Théodore, plus il restait convaincu que celui-ci se doutait de la raison de cette visite et en craignait le résultat. Il n'y avait, du reste, pour cela, qu'à voir la figure qu'il faisait, comme on dit vulgairement, et à se rappeler les questions qu'il lui avait faites le jour où ils avaient déjeuné ensemble quelque temps auparavant. M. de Blaru laissa donc un peu de répit à M. Théodore, d'autant plus que, par quelque chemin que ce fût, il était toujours sûr d'en arriver où il voulait, et il répondit :

— Il fait un temps superbe.

— Allons, tant mieux. Qu'avez-vous fait hier en nous quittant?

— Je suis rentré chez moi.

— Tout de suite?

— Oui.

— Vous ne vous êtes pas trop ennuyé à cette petite soirée?

— Pas du tout. Quelle surprise vous nous ménagiez, gaillard !

— Une surprise?

— Oui, faites donc l'étonné ; vous savez bien ce que je veux dire. Vous avez voulu jouir de l'effet en masse que produirait la beauté de mademoiselle Printemps, de votre femme. Voilà pourquoi vous l'avez montrée à tous vos amis à la fois.

— Je vous assure...

— Ne vous en défendez pas. C'est tout naturel, et je comprends bien cela.

— Ainsi, vous l'avez trouvée jolie ?

— Charmante.

— Vous êtes homme de goût, c'est flatteur pour moi.

— Mais mademoiselle Sophie doit être d'une santé un peu délicate.

A ce mot, M. Théodore eut un mouvement de joie. Il crut en effet que c'était de sa femme que le docteur venait lui parler et que ce n'était pas, comme il l'avait cru jusqu'à ce moment, que ce n'était pas lui, Théodore, qui motivait la visite du docteur.

— En effet, répondit-il, elle a les apparences d'une santé un peu faible ; cependant, elle n'a

jamais été malade. Sa mère me l'a dit. Craindriez-vous quelque chose pour elle, mon cher docteur ? Il faudrait me le dire.

— Non, non, il ne s'agit pas d'elle.

Les émotions revinrent à M. Théodore.

Le docteur reprit :

— Je connais ces organisations-là à qui la nature donne juste ce qu'il leur faut pour vivre et qui vivent longtemps, mais à la condition qu'elles n'empiéteront pas sur le programme de leur nature spéciale, et qu'elles ne dépenseront, chaque jour, que la somme d'existence qui leur est quotidiennement départie. Le moindre emprunt sur le lendemain peut les ruiner. Une émotion les fane, une douleur les abat, une passion les tue. C'est ce que nous appelons les femmes nerveuses. Mais si elles veulent, comme mademoiselle Sophie a fait jusqu'à ce jour, se coucher d'assez bonne heure, se lever un peu tard, ne connaître d'autre fatigue que la fatigue hygiénique du grand air, avoir une grande régularité dans leurs repas, une grande harmonie dans leurs habitudes, ne pas trop fatiguer

leur esprit, ne pas trop demander à leur cœur, elles peuvent aller ainsi jusqu'à quatre-vingts ans. Il en est d'elles, au moral comme au physique, des gens qui ont quinze cents livres de rente. Ces gens-là peuvent manger en un an, en six mois, en une semaine, les trente mille francs qui forment le capital de leur revenu, risque à mourir de faim ou à se brûler la cervelle après; mais, s'ils bornent leurs désirs à la mesure de leur position, s'ils se disent : « J'ai tant à dépenser par jour, » et s'ils ne dépensent jamais un sou de plus, je n'affirme pas qu'ils s'amuseront beaucoup, surtout dans les commencements de cette vie-là ; mais je crois qu'ils s'y feront peu à peu, qu'ils finiront par y trouver des jouissances réelles, et, ce qui est quelque chose, la consolation de pouvoir se dire avec certitude : « Je ne serai jamais malheureux ! »

— Vous êtes un véritable philosophe, mon cher M. de Blaru.

— Notre profession, notre art, notre science, notre métier, on peut choisir le mot selon la valeur de l'individu qui exerce, ont besoin de sa-

voir beaucoup de choses qui, au premier abord, peuvent lui paraître inutiles. Le médecin qui ne sait pas un peu de physiologie, qui n'a pas le sentiment psychologique, et qui, par conséquent, n'est pas capable de procéder, pour arriver à la guérison de son malade, par les influences morales, et qui croit avoir tout fait quand il a coupé un membre ou ordonné le remède thérapeutique correspondant traditionnellement à la maladie qui lui demande secours, ce médecin-là est sot, il est plus que sot, il est dangereux. Tout se tient, tout se lie dans la nature, l'esprit et le corps, l'âme et la matière, et nous avons besoin bien souvent du concours, de la confiance, et même de la confession de l'une pour arriver à soulager l'autre.

En disant cette dernière phrase, sur les mots de laquelle il avait appuyé sensiblement, M. de Blaru avait regardé M. Théodore, et celui-ci avait compris que le docteur en arrivait où il fallait tôt ou tard qu'il en arrivât. Il n'eut plus à en douter quand il l'entendit reprendre :

— Ainsi, il est telle maladie physique, parmi les plus graves, parmi les plus dangereuses, parmi les plus effrayantes, qui a une cause morale, et, cette cause trouvée, la maladie n'est plus rien à guérir. Mieux que personne, vous êtes à même de comprendre cela, mon cher Théodore, car chez vous le moral a beaucoup de puissance, et je me rappelle qu'il y a quelque temps, un matin que nous avons déjeuné ensemble, le jour justement où vous m'avez annoncé votre mariage, je me rappelle que vous étiez ému, agité, fiévreux. Ne m'avez-vous même pas questionné ? Ne vous croyiez-vous pas malade?

— C'est vrai; mais vous m'avez répondu que je n'avais rien à craindre.

— Justement parce qu'à cette époque, tout en vous voyant assez souvent, tout en vous portant le plus grand intérêt, n'ayant jamais eu l'occasion de vous donner des soins particuliers, je n'avais pas étudié assez l'influence morale que subit toute votre organisation ; mais aujourd'hui...

— Mais aujourd'hui? répéta M. Théodore en se levant comme pour échapper à l'étreinte réelle où l'enfermait le regard du médecin.

— Mais aujourd'hui, continua M. de Blaru, il est de mon devoir, en face des circonstances nouvelles de votre existence, de vous donner quelques conseils.

— Merci, mon cher docteur, mais je ne suis pas malade.

— Je ne dis pas que vous le soyez, mais vous pouvez l'être, et mieux vaut prévenir un mal que d'avoir à le combattre, dût-on en triompher. Écoutez donc.

— Je vous écoute.

Évidemment, à la façon dont M. Théodore se rassit, il était facile de voir qu'il venait de prendre une résolution.

— Avez-vous jamais été malade? demanda le médecin.

— Je ne me le rappelle pas.

— Même étant enfant?

— Même étant enfant.

— Et des indispositions, en avez-vous eu?

— Non.

M. de Blaru comprit le parti pris de M. Théodore. Il voulut en avoir raison, et pour cela il trouva un assez bon moyen.

— Ainsi vous n'avez jamais été souffrant?

— Jamais.

— Tant pis!

Le coup avait porté.

— Tant pis! s'écria M. Théodore, pourquoi donc cela?

— Parce que la nature humaine a besoin, de temps en temps, aux transformations périodiques du corps, de quelques-unes de ces petites secousses où elle puise certainement un élan nouveau. Il est bien rare qu'on y échappe, et j'aimerais mieux, pour vous, que vous eussiez subi la loi commune.

— Quand je vous dis que je n'ai jamais été malade, reprit M. Théodore, je ne mens pas; car je ne puis compter comme des maladies des alitements de deux ou trois jours, ces petites fièvres que le repos et un peu de tisane détruisent bientôt. Ces indispositions-là, oui, je les ai

eues comme tout le monde; mais ce n'est pas là ce qu'on appelle des maladies.

— C'est tout ce que je vous demandais, et, puisque vous m'avez compris et que vous vous êtes rappelé ces détails, peut-être vous en rappellerez-vous d'autres.

— Interrogez, mon cher docteur, puisque cela vous intéresse.

— Quel âge aviez-vous quand votre mère est morte ?

— Elle est morte en me mettant au monde.

— Et votre père ?

— J'avais vingt ans quand je l'ai perdu.

— Vous aviez toujours vécu avec lui ?

— Toujours.

— Où ?

— A la campagne.

— Il était d'une forte santé ?

— Très-forte.

— De quoi est-il mort ?

— D'une attaque d'apoplexie.

— En avez-vous ressenti un grand chagrin ?

— Oui.

— Très-grand ?

— Très-grand.

— Mais ce chagrin, si grand qu'il ait été, n'a pas eu de manifestation exceptionnelle, de crise nerveuse, il a été tout intérieur ; il vous a causé une grande prostration, un grand abattement, mais voilà tout ?

— Oui.

— Avez-vous eu dans votre vie d'autres douleurs que celle-là ?

— Non.

— Avez-vous eu de grandes joies ?

— Jamais.

— Enfin, vous ne vous rappelez pas avoir eu de secousses morales inattendues qui aient ébranlé, pendant un temps plus ou moins long, tout votre système nerveux et qui aient laissé des symptômes, comment dirai-je ? des symptômes périodiques, se représentant, moins forts, aux anniversaires de ces secousses, soit tous les ans, soit tous les mois ?

— Non, docteur.

— La nuit, votre sommeil est bon ?

— Oui.

— Long?

— Sept heures, quelquefois huit.

— Sans rêve?

— Sans rêve.

— Jamais, à votre réveil, vous n'avez éprouvé une lassitude plus grande que lorsque vous étiez le plus fatigué, soit après une course, soit après un travail?

— Jamais.

— Allons! je m'étais trompé.

— Que croyiez-vous donc, docteur?

— Rien, rien.

— Dites-moi tout, au contraire! car vous m'avez fait subir un véritable interrogatoire, et c'est bien le moins que je sache, continua M. Théodore en riant, pourquoi je suis acquitté.

— Je vous aime beaucoup, mon cher Théodore, et je vous croyais des dispositions à un mal qui n'est rien quand on le prend à temps, mais qui peut être dangereux si on le néglige. Vous ne l'avez pas. Tant mieux pour vous, et n'en parlons plus.

— Mais comment se fait-il que vous me parliez seulement aujourd'hui de ce mal, puisque vous me connaissez depuis longtemps?

— Parce que, seulement depuis quelques jours et surtout hier, je vous ai vu sous l'empire d'une émotion vive qui augmentait à l'approche de votre mariage qui vous impressionne vivement, avouez-le?

— C'est vrai! j'aime beaucoup ma femme.

— Eh bien! si vous aviez eu le mal dont je vous parle, cette émotion, poussée à un point plus élevé, eût pu vous être nuisible, non-seulement à vous, mais à votre femme. Je vous ai tenu là sur la sellette, ajouta le docteur en riant, mais c'était pour votre bien; et maintenant, vous avez un passe-port d'immortalité.

M. Théodore ne répondit rien.

— Adieu, cher ami, reprit M. de Blaru, nous allons nous revoir à l'église.

En même temps, le docteur serrait les mains de son client et s'apprêtait à prendre congé de lui; mais, tout à coup, ses yeux se fixèrent sur le front de M. Théodore, et une de ses mains

toucha du bout d'un doigt le point qu'il regardait avec une grande attention.

— Qu'est-ce que cette ligne blanche que vous avez là? demanda-t-il.

M. Théodore tressaillit.

— C'est une cicatrice, répondit-il.

— Quelle blessure! Comment diable vous l'êtes-vous faite?

M. Théodore hésita.

— C'est un secret? demanda M. de Blaru. Gardez-le, cher ami, gardez-le.

— Voyons, docteur, rasseyez-vous, fit M. Théodore plus pâle qu'il ne l'avait jamais été, et puisque vous le voulez absolument, je vais tout vous dire.

XII

— Voyons, mon cher Théodore, parlez avec confiance, reprit M. de Blaru.

C'était charité que de donner cet encouragement à ce pauvre homme, car il était en proie à une extrême agitation.

— Eh bien! docteur, c'est la vérité; il se passe en moi des choses que je ne m'explique pas et qui m'épouvantent quelquefois. J'ai toujours eu l'idée que j'étais atteint d'une maladie terrible, mais je n'ai jamais eu le courage de l'avouer. Vous l'avez deviné, je ne puis plus

me taire. Tâchez de me tranquilliser, mon cher docteur, de me guérir, car il y a des jours où je suis bien malheureux.

M. Théodore avait presque des larmes dans les yeux.

— Je suis votre ami. Dites-moi tout, reprit le docteur. Si je vous questionne, vous n'en doutez pas, c'est pour votre bien.

M. Théodore serra la main du médecin.

— Je vais vous dire, continua-t-il, où je crois que le mal, s'il existe, a pris sa source.

— C'est cela.

— Vous le savez mieux que personne, les hommes si prompts à se croire malades le sont beaucoup moins à l'avouer à ceux-là mêmes qui peuvent les guérir. Le malade croit toujours qu'il pourra tricher la science; et, après s'être exagéré les effets de sa maladie, il se plaît, à mesure qu'il s'en éloigne, à les croire sans importance, et, en se voyant rentrer dans les habitudes régulières et normales de sa vie, il se figure que ces effets ne se renouvelleront plus. Il a peur de l'homme qui lui dirait : « Vous ne

vous êtes pas trompé, vous avez telle maladie. »
Tout à l'heure encore, j'ai reculé tant que j'ai pu. Maintenant, il serait aussi imprudent à moi de vouloir vous tromper qu'il était naturel que j'essayasse de me tromper moi-même. Voici donc toute la vérité.

— Je vous écoute.

— J'avais cinq ans à peine, et bien que je fusse alors dans un âge dont la vie garde rarement le souvenir, je me rappelle, comme s'il avait eu lieu hier, l'événement que je vais vous raconter. Je vous l'ai dit, ma mère était morte. Mon père habitait la province et j'étais élevé par cette tante que vous avez vue à la signature de mon contrat et qui, déjà veuve, tenait sa maison. Elle a toujours eu ces traits secs et durs que vous lui connaissez. Elle ne paraîtra jamais plus vieille et n'a jamais été plus jeune. Seules, ces femmes à qui la nature refuse des enfants, ont cette sécheresse et cette dureté de visage que la maternité adoucirait instantanément. Il est bien rare qu'un homme ne se rappelle pas avoir eu, dans son enfance, une tante, une cou-

sine, une vieille parente quelconque dans le genre de la mienne. On dirait que Dieu, pour exercer le plus tôt possible aux désenchantements l'enfant qu'il a déshérité de sa mère, se plaît à lui substituer, auprès du berceau, un être qui, en la lui faisant regretter encore davantage, soit déjà la preuve que tout n'est pas tendresse et sympathie dans ce monde. Ces détails sont à peu près inutiles aux faits que j'ai à vous apprendre, mais ils aideront cependant à vous expliquer ma propension naturelle à la tristesse et à la sauvagerie.

— Racontez les choses comme elles vous viendront. Rien n'est inutile.

— C'est qu'aujourd'hui, docteur, au moment où je croyais être heureux, en obtenant devant Dieu la main d'une femme que j'aime, peut-être trop, je ne puis oublier, puisque je fais un retour sur le passé, que ce serait la première fois de ma vie que je l'aurais été, et que le ciel m'eût peut être dû ce dédommagement. Selon toute probabilité, il me le refusera. Il y a des êtres condamnés d'avance.

— Allons, cher ami, ne vous désespérez pas.

— Bref, continua M. Théodore en passant la main sur son front, comme pour en chasser le superflu de son émotion intérieure; bref, ma tante ne m'aimait pas du tout, et mon père n'avait pas, je crois, beaucoup le temps de m'aimer. Il voyageait beaucoup, il s'absentait souvent, et pendant ces absences j'étais encore plus sévèrement traité. A la moindre peccadille, j'avais le fouet, et je contractai, dès mes plus jeunes ans, une facilité de larmes qui ne m'a jamais quitté et qui me fait encore, par moments, faible comme une femme devant certaines impressions personnelles; car, je dois vous le dire aussi, docteur, je me crois égoïste au fond, et le mal des autres m'émeut médiocrement. J'ai eu si jeune à me défendre contre des injustices, que mon cœur, au lieu de s'ouvrir en charité, comme il est naturel et facile au cœur des enfants, s'est resserré peu à peu dans le sentiment de sa défense personnelle. Les premières sensations sont les plus fortes et laissent des traces profondes. La crainte première que j'ai

cue des gens qui m'entouraient, s'est changée, quand j'ai grandi et reçu des forces plus grandes pour lutter, en défiance d'abord, en indifférence, puis en égoïsme, et j'ai vécu jusqu'ici entre une grande timidité inhérente à ma nature et une très-malheureuse propension à haïr tout de suite tout être de qui je croyais avoir tôt ou tard quoi que ce soit à redouter. Je n'ai jamais fait de mal à personne, parce qu'on ne m'en a pas fait; mais je me sens méchant et je me suis découvert parfois de très-mauvais instincts. Mais pardon encore, j'oublie que c'est une consultation physique que nous faisons en ce moment et non une confession morale.

« Pour en revenir à ce que vous désirez savoir, à cinq ans j'habitais au fond du jardin une petite chambre où je couchais seul. Un domestique couchait au-dessus de moi. A neuf heures on m'amenait là, on me déshabillait, on me mettait au lit, on me faisait faire durement ma prière, on éteignait ma lumière et l'on me laissait seul.

« J'avais quelquefois des peurs effroyables,

je ne dormais pas, je pleurais silencieusement, car je n'osais crier dans la crainte d'une correction. Le vent dans les arbres, les craquements des vieux meubles, le pas du domestique dans l'escalier, l'aboiement nocturne des chiens de la campagne, le roulement d'une voiture sur la route, le chant des paysans avinés dans les nuits du dimanche au lundi, tout cela me donnait des battements de cœur horribles et me faisait me cacher la tête sous mes draps avec des frissons mortels; ou bien je me levais et j'allais, pieds nus, écouter à la porte, que j'essayais inutilement d'ouvrir. Pendant ces insomnies, mon imagination d'enfant, déjà excitée par ces craintes naturelles, se créait des fantômes imaginaires. Les bruits de chaînes, les fantômes blancs, les morts, rien n'y manquait, et quand je parvenais à m'endormir, je me réveillais en sursaut, couvert d'une sueur froide de la tête aux pieds.

« Deux ou trois fois, j'avais demandé timidement à mon père de me faire coucher près de lui, mais il m'avait répondu :

« — Il faut s'habituer à tout. Il faut que tu sois un homme.

« Et l'on m'avait laissé dans mon pavillon.

« J'ai toujours eu l'idée que ma tante aurait voulu me voir mourir. Elle est avare, elle aime l'argent, elle a les vices mesquins qui font vivre longtemps ; elle se doutait que mon père mourrait avant elle, et si, moi, j'étais mort avant lui, elle aurait hérité de notre petite fortune. Je ne me faisais pas, bien entendu, ces réflexions quand j'avais cinq ans, mais je me les suis faites depuis.

« Tout ce que je viens de vous dire là n'est pas une digression. Cela vous explique, par les causes premières, la faiblesse de mon organisation et mon impressionnabilité facile. »

En parlant ainsi, M. Théodore avait repris peu à peu courage. Il s'énonçait assez facilement, il ne souffrait pas, il allait se marier dans quelques heures, il s'enhardissait à trouver les choses régulières autour de lui, et l'espérance lui revenait.

L'espérance est dans le cœur de l'homme,

comme le liége dans l'eau. On parvient quelquefois à le chasser au fond, mais il remonte toujours à la surface.

M. Théodore continua :

— Une nuit, je dormais par hasard, quand il me sembla tout en dormant qu'on m'étranglait et que j'allais suffoquer. Je me réveillai et je voulus crier, mais à peine eus-je ouvert la bouche que je me sentis étouffer bien davantage encore. Ma chambre était complétement obscure et pleine de fumée. Je sautai de mon lit pour courir à la porte, mais je ne pus la gagner; la respiration me manqua, et je tombai. Il me sembla que tous les démons de l'enfer tournaient autour de moi en me donnant des coups sur la tête. Je compris que j'allais mourir, sans pouvoir m'expliquer comment je mourais. Cependant j'entendais au-dessous de moi un ronflement que je ne pouvais m'expliquer, et le parquet ou plutôt le carreau sur lequel j'étais tombé commença de s'échauffer. Je n'osais plus ouvrir la bouche dans la crainte d'avaler cette épaisse fumée qui avait déjà failli m'étouffer une

fois, et ce sentiment de la vie ne pouvant plus lutter au dehors, il luttait intérieurement. Je criais en moi, pour ainsi dire, et je souffrais comme un damné. Tout à coup une grande lueur éclaira ma chambre ; une langue de feu, poussée par le vent, passa sous la porte et vint, comme la langue d'un démon, rouge et brûlante, lécher les draps de mon lit. Je voyais la fenêtre, je sentais bien que l'ouvrir ce serait vivre, mais il n'y avait pas à le tenter : ma vie sembla me passer sur tout le corps comme le vent passe sur les blés en les courbant; arrivée à la tête, elle me fit froid et je restai sans connaissance.

« Le domestique s'était endormi sans éteindre sa chandelle. Le feu avait pris à son lit. Le malheureux s'était réveillé dans les flammes; il avait eu peur; il s'était sauvé sans même appeler au secours. Ma chambre était au-dessus de la sienne, mais il n'y pensait pas. Enfin, des voisins virent le feu, on arriva au secours et je fus sauvé; mais j'avais eu tellement peur, toute mon organisation avait ressenti une commotion telle, que d'abord je fus malade très-longtemps

et que, rétabli, j'avais encore un tremblement perpétuel.

« Il ne fallait plus songer à me faire coucher loin de mon père, qui, du reste, averti par le danger que j'avais couru, n'aurait plus consenti à se séparer de moi.

« Je fus donc installé dans la maison principale ; mais j'avais peur de tout. Je ne me faisais plus faute de crier. Presque toutes les nuits, à l'heure où j'avais été réveillé par le feu, je me réveillais en sursaut avec des cris perçants. On me soigna, et peu à peu ces crises violentes disparurent; mais c'est là, continua M. Théodore en pâlissant malgré lui, c'est là que commence le mal mystérieux.

« Je me portais à merveille, je mangeais bien, je dormais bien, je n'avais même plus de peurs comme autrefois. J'avais atteint quinze ans et perdu le souvenir de cette aventure, quand, un soir, il m'arriva une chose étrange.

« J'avais été passer la journée chez un voisin de campagne, à peu près à une demi-lieue de notre maison, et pour revenir, j'avais à traver-

ser un petit bois que je connaissais admirablement.

« Du reste, il faisait un clair de lune magnifique, et les horizons étaient transparents comme en plein jour.

« C'était l'été. Je quittais mes amis à onze heures du soir, à peu près. Ils m'avaient offert de m'accompagner. J'avais refusé.

« Je traversai la plaine sans aucune préoccupation, les mains dans mes poches et chantonnant.

« Je voyais, à une portée de fusil, le petit bois touffu et faisant masse dans la nuit avec sa route nette et crayeuse qui le coupait par le milieu et qui était celle que je devais suivre.

« Au bout de cinq minutes, j'y entrais.

« J'y avais à peine fait cent pas, qu'après avoir machinalement levé les yeux et regardé devant moi, je m'arrêtai tout à coup.

« J'avais vu distinctement de grandes ombres blanches sous les arbres, et ces grandes ombres couraient sur moi.

« Tenez, docteur, fit M. Théodore, touchez

mes mains; rien qu'au souvenir de cette soirée, la fièvre me gagne et l'eau me coule.

— Continuez, mon cher Théodore, continuez.

M. Théodore reprit :

— Je sentis littéralement mes cheveux se dresser sur ma tête; j'étais cloué à ma place; un nuage de sang me passa sur les yeux. Impossible de faire un pas en avant, impossible de fuir, impossible de crier, et toujours les figures qui se rapprochaient. Tout à coup il me sembla qu'une massue me tombait sur la tête, et, jusqu'au lendemain matin où je me réveillai, parfaitement calme, sur la route, je ne me rendis plus compte de rien. Seulement j'avais du sang sur ma chemise, et il me semblait en avoir à ma figure. Je revins chez mon père, qui me croyait rentré depuis la veille; je montai dans ma chambre sans lui rien dire, et je me regardai dans une glace. J'avais le front fendu là où vous avez vu ma cicatrice; mais, je vous le répète, je ne souffrais aucunement, et même je n'avais jamais été si alerte et si gai. Mon père

me demanda ce que je m'étais fait au front; je lui dis tout simplement que j'étais tombé.

— Sans lui faire part des incidents qui avaient précédé et motivé cette chute?

— Oui, fit M. Théodore en rougissant, sans entrer dans aucuns détails.

— Pourquoi?

— Parce qu'il était inutile d'alarmer mon père.

— Et de cette aventure...?

— Eh bien?

— Vous n'avez pas gardé d'autres traces que cette cicatrice?

— Oh! puisque j'ai commencé, docteur, j'irai jusqu'au bout.

XIII

— Depuis cette époque, continua M. Théodore, je suis certain que les mêmes crises se sont renouvelées sans que je puisse cependant dire dans quelles circonstances, car elles ont eu lieu sans cause apparente, au moment où je m'y attendais le moins, en plein jour pendant mon travail, la nuit pendant mon sommeil. Elles ne m'ont jamais causé la moindre douleur; et bien que souvent je retrouvasse sur mon corps et autour de moi les preuves de leur apparition, jamais elles n'ont laissé de traces

dans mon esprit : seulement, comme elles avaient fini par devenir presque périodiques, aux approches des époques où il y avait chance qu'elles se manifestassent, je tombai dans une sombre inquiétude qui dégénéra bientôt en une véritable hypocondrie.

« Deux ou trois fois après être sorti de chez moi, parfaitement portant, jouissant de l'exercice plein et entier de toutes mes facultés, je m'étais retrouvé, le lendemain, dans mon lit, sans me rappeler où j'avais passé le reste du jour précédent, où j'avais été, quelles personnes j'avais vues, comment je m'étais couché. Je sentais bien qu'il avait dû se passer dans ma vie de la veille quelque chose d'extraordinaire ; mais quoi? Il m'eût été impossible de le dire. Il y avait une lacune de quelques heures dans mon existence. Voilà tout ; et encore, par moments, j'en aurais douté, si je n'étais revenu à moi le plus souvent, étendu sur mon tapis au milieu de ma chambre, les bras meurtris ou le visage ensanglanté. Les personnes qui m'entouraient avaient dû être forcément dans la confidence de

l'état où j'avais été, puisqu'elles m'avaient porté secours; mais ce qu'était cet état, je n'arrivais pas à m'en rendre compte. Il ne m'en restait que la conviction que je devais être un objet d'horreur, une créature repoussante pour ceux qui m'entouraient, et j'ai passé des journées entières à pleurer, mes portes closes, pour que nul ne me surprît.

« Je ne voulais plus voir personne. Il me semblait que tous les regards m'épiaient, me raillaient, ceux qui ne me fuyaient pas. Cette péoccupation perpétuelle, qui, je vous le répète, avait fini par dégénérer en misanthropie, ne faisait qu'augmenter l'irritabilité nerveuse où le mal avait pris naissance, et je voyais les accès devenir de plus en plus fréquents.

« Jamais je n'ai osé consulter un médecin; je m'étudiais moi-même, j'espérais me guérir tout seul; puis, comme j'avais entendu dire que ce mal, si c'était bien celui que je redoutais, était incurable, je voulais en douter encore.

« Aux vacances dernières, je partis pour la

campagne, espérant que le changement d'air me ferait du bien.

« C'est alors que je liai connaissance avec mademoiselle Printemps.

« Dès que je me trouvai en rapport avec cette jeune fille, je ne sais comment cela se fit, mais je sentis en moi un bien-être du meilleur augure. Je me mis à la voir tous les jours, soit chez elle, soit à la promenade, soit chez quelque amie, avec cette superstitieuse espérance que le mal ne trouverait plus à se placer au travers d'une habitude régulière de mon cœur et de mon esprit. En effet, est-ce hasard, est-ce une influence magnétique? deux grands mois se passèrent sans que je fusse inquiété.

« Je crus aussitôt que mon salut était en cette jeune fille. L'habitude de la voir devint un besoin, une nécessité, de laquelle est né bien vite un sentiment de reconnaissance mystérieuse qui m'a amené à ne plus pouvoir supporter l'idée de vivre sans elle.

« Quand je suis revenu à Paris, quand je me suis vu loin de Sophie, l'inquiétude m'a repris,

et c'est alors, docteur, que je suis allé vous trouver, que j'ai déjeuné avec vous et que je vous ai annoncé mon mariage, pensant que si j'étais réellement atteint de la terrible maladie qui m'effrayait tant, vous deviez le savoir, vous qui me connaissiez depuis un temps déjà assez long, et que, sous un prétexte ou sous un autre, vous me conseilleriez de ne pas me marier.

« Vous ne m'avez rien dit, donc je n'avais rien à craindre.

« Du reste, mon parti était bien pris. Dans le cas où j'aurais été forcé de rompre ce mariage, je me serais certainement tué, car je n'aurais pas voulu condamner cette pauvre femme à un mari comme celui que j'aurais été, et, je vous le répète, je n'aurais pas pu me faire à l'idée de ne pas être son mari.

« Sophie est arrivée. Je n'ai jamais été si heureux que depuis qu'elle est ici, et j'allais sans doute perdre jusqu'au souvenir de mes terreurs d'autrefois, car vous avez vu hier comme j'étais gai, quand vous m'avez dit : « Il faut que je vous parle de choses sérieuses. » J'ai

pressenti tout de suite de quoi il serait question; j'ai passé une mauvaise nuit, et, comme vous l'avez vu, j'ai fait tout mon possible pour dérouter votre science, mais rien ne vous échappe, et j'ai dû tout vous dire. Maintenant, docteur, que me reste-t-il à faire?

— Il vous reste à vous marier, mon cher ami. Toutes vos craintes ne sont que des enfantillages.

— Vous en êtes sûr?

— Oui.

— Ah! docteur, que vous me rendez heureux!

— Seulement, un conseil.

— Dites.

— Vous êtes une nature impressionnable, et les trop grandes émotions vous seraient nuisibles. Voilà tout, et ce que je vous dis là, je vous l'ai déjà dit une fois. Et maintenant, cher ami, soyez heureux. D'un autre côté, s'il vous arrive jamais quelque déception, comme il peut en arriver à tout homme, soyez fort, et ne lui donnez pas plus d'importance qu'elle n'en méritera.

— Merci, cher docteur; je suis heureux, et, grâce à ce bonheur, je me sens brave.

— A quelle heure vous mariez-vous?

— A midi.

— Et il est...?

— Neuf heures.

— A midi donc, vous me verrez à l'église.

M. de Blaru s'apprêta à quitter M. Théodore. Celui-ci le retint un moment, et, lui prenant la main :

— Docteur, lui dit-il, votre visite de ce matin m'aura rendu un grand service. Vous ne m'avez pas trompé, n'est-ce pas? mes craintes étaient bien sans fondement?

— Je vous le répète.

— Je n'étais qu'un malade imaginaire?

— Ce que nous appelons un maniaque.

— C'est que, voyez-vous, si j'avais été atteint de cette terrible maladie dont j'ai cru avoir tous les symptômes, je n'aurais pas voulu condamner une innocente créature comme Sophie à vivre avec moi, et quoique les choses soient bien avancées, j'aurais tout rompu.

— Vous auriez fait cela? dit vivement M. de Blaru.

— Oui; mais heureusement...

— Mais, heureusement, vous avez raison, vous vous portez comme moi, ce qui n'est pas peu dire. Allons, adieu, ou plutôt à midi.

Le docteur prit congé de M. Théodore, qu'il laissa tout joyeux. Une fois sorti de l'appartement, M. de Blaru descendit rapidement les escaliers en se disant :

— Pauvre femme, il n'y a pas de temps à perdre.

Il remonta dans sa voiture et se fit conduire chez madame Printemps.

Au moment où il y arriva, madame Printemps était dans la chambre de sa fille, qui avait passé une partie de la nuit à songer au grand changement que la journée du lendemain allait apporter dans sa vie, et la mère et la fille, se tenant la main, se faisaient de nouveau le serment de ne pas se quitter.

Cependant Sophie pleurait.

— Pourquoi pleures-tu? lui disait sa mère. Tu seras heureuse, je te le promets.

— Le croyez-vous, ma mère?

— Oui; d'ailleurs, ne serai-je pas toujours-là?

Et elles s'embrassaient avec émotion.

— Ton mari t'aime. Toutes ses pensées sont à toi. Il n'a en vue que ton bonheur, et au moins tu auras un appui, si tu venais à me perdre.

En ce moment la femme de chambre entra.

— Qu'y a-t-il? demanda madame Printemps.

— Madame, il y a là un monsieur qui demande à vous parler.

— Son nom?

— Le docteur de Blaru.

— Oui, ma mère, dit Sophie, vous savez, ce jeune médecin que M. Théodore nous a présenté hier.

— Dites-lui, fit madame Printemps, qu'il nous est impossible de le recevoir à cette heure.

— C'est à madame seule qu'il veut parler.

Il dit qu'il a à lui apprendre des choses de la plus grande importance et qui ne souffrent pas de retard.

La mère et la fille se regardèrent.

— Faites-le entrer au salon, dit madame Printemps. Je suis à lui tout de suite. Qu'est-ce que cela signifie ? continua-t-elle quand la femme de chambre fut sortie.

— Sans doute il vient de la part de M. Théodore.

— Sans doute.

Madame Printemps passa dans le salon où le docteur l'attendait déjà.

— Pardonnez-moi, madame, lui dit-il, cette visite matinale, mais il est de mon devoir de vous la faire, car je n'ai pas trop de temps devant moi pour empêcher un grand malheur.

— Un grand malheur, monsieur! Vous m'effrayez, parlez vite.

— Vous aimez votre fille, madame?

— Vous le demandez!

— Et vous voulez qu'elle soit heureuse?

— Je prie Dieu tous les jours pour cela.

— Eh bien! madame, vous n'avez pas une minute à perdre. Prenez la poste, et emmenez-la.

— Que je l'emmène, où?

— Où vous voudrez, madame, pourvu qu'on ne sache pas où elle est.

— Excusez-moi, monsieur, mais si c'est une plaisanterie...

— Je ne plaisante pas, je n'ai jamais été si sérieux.

— Alors, monsieur, vous oubliez que ma fille se marie dans deux heures.

— Je ne l'oublie pas. Seulement le mariage ne peut avoir lieu.

— Que dites-vous là?

— La vérité.

— Que se passe-t-il donc?

— Il se passe, madame, que je viens d'apprendre une chose dont je me doutais depuis longtemps et dont je me serais assuré plus vite pour vous en prévenir plus tôt, si je n'avais pas vu mademoiselle votre fille hier seulement pour la première fois. Elle m'a inspiré la sym-

pathie toute naturelle que commandent sa jeunesse, sa beauté, sa candeur, toutes ses qualités et toutes ses vertus qui se révèlent au premier coup d'œil, et je ne puis pas permettre qu'elle contracte une union qui ferait son malheur éternel. M. Théodore ne peut être son mari.

— Les raisons, monsieur? au nom du ciel, les raisons?

— Avez-vous entendu parler, madame, d'une maladie terrible, effrayante, hideuse, qui donne à ceux qui en sont atteints les convulsions de la rage, qui est héréditaire comme le péché originel, qui mène à la folie furieuse, qui fait de l'homme, en de certains moments, une bête fauve dont tout le monde s'écarte avec effroi, qui n'a pas de cause connue, pas de guérison possible, qui injecte les yeux de sang, qui emplit la bouche d'écume et qui se communique rien que par la terreur qu'elle cause?

— L'épilepsie?

— Oui.

— Eh bien! monsieur? fit madame Printemps pâle et tremblante.

— Eh bien! madame, donneriez-vous votre fille à un homme frappé de ce mal effrayant?

— Jamais, jamais!

— Emmenez-la donc bien vite, car l'homme qu'elle va épouser, sur ma foi de médecin et d'honnête homme, est atteint d'épilepsie.

Madame Printemps poussa un cri et courut vers la chambre de sa fille au moment où Sophie, atterrée par ces éclats de voix, apparaissait sur le seuil, vêtue de blanc.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-elle de sa voix douce.

— Mon enfant! s'écria la mère en la saisissant dans ses bras comme si elle eût eu peur qu'on ne vînt l'en arracher. Dieu soit loué! il est temps encore. Oh! tu ne me quitteras plus maintenant.

— Qu'est-ce donc, ma mère?

Madame Printemps, en proie à la plus grande agitation, apprit à sa fille ce que M. de Blaru venait de lui apprendre. Sophie pâlit légèrement à ce récit; mais au grand étonnement de sa mère et du docteur, elle ne parut pas s'en

émouvoir. Elle se dégagea des bras qui l'enlaçaient, et marchant vers M. de Blaru :

— Tout cela est bien vrai, demanda-t-elle, vous me le jurez, monsieur?

— Je vous le jure, mademoiselle.

— M. Théodore a-t-il une famille pour le soigner?

— Non.

— Connaissez-vous un moyen de le guérir?

— Aucun.

— Croyez-vous qu'il m'aime?

— J'en suis sûr.

— Si je partais maintenant, pensez-vous qu'il en pourrait mourir?

— Peut-être; mais...

— Je vous remercie du bon office que vous avez voulu me rendre, monsieur, mais je suis fiancée à M. Théodore depuis hier. Il n'a pas d'autre famille, pas d'autre affection que moi. C'est mon devoir de le soigner, quel que soit le mal dont il souffre. Dans deux heures, j'épouserai M. Théodore; et, Dieu aidant, nous le sauverons, j'espère.

XIV

Madame Printemps et M. de Blaru ne trouvèrent rien à répondre à Sophie. Ils la regardèrent avec admiration et se turent avec le sentiment de leur infériorité. Il était impossible, en effet, de s'élever plus haut en abnégation et en dévouement.

Ce fut Sophie qui reprit la parole.

— Merci, monsieur, dit-elle au médecin, pour le service que vous avez voulu me rendre, mais il est trop tard. Dieu et ma conscience

sont engagés avec ma parole. Maintenant vous pouvez me prouver autrement votre sympathie pour moi et votre amitié pour mon mari, par le concours de votre science et l'appui de vos bons conseils, afin de ramener à la santé ce pauvre malade.

M. de Blaru s'inclina.

— Je vous suis tout dévoué, madame, reprit-il, et il ne dépendra pas de moi que l'œuvre difficile et pieuse que vous entreprenez ne réussisse.

Là-dessus le docteur, qui n'avait plus rien à faire dans la maison, laissa seules la mère et la fille, qui, sans doute, avaient encore à se dire quelque chose qu'il ne devait pas entendre.

Sophie était aussi incapable de supposer une mauvaise intention et même un simple calcul chez les autres qu'elle était incapable de concevoir l'un ou l'autre pour elle-même. Elle ne soupçonna donc pas que la démarche de M. de Blaru pût cacher une arrière-pensée, bien que la veille, en le voyant pour la première fois, elle eût eu, nous l'avons dit, une sorte de pressenti-

ment qui n'était pas tout à fait à l'avantage du docteur.

Lorsqu'il fut parti, Sophie s'approcha de sa mère et l'embrassa.

— Qu'as-tu donc? lui demanda-t-elle. Tu pleures!

— Oui, mon enfant, car si grande que soit ta vertu, j'ai peur qu'elle ne soit pas de force à lutter contre le danger auquel tu t'exposes volontairement. Puis, il y a des remords dans mes larmes, car c'est moi qui t'ai conseillé ce mariage.

— Et je t'en remercie véritablement aujourd'hui, ma mère; quelle plus noble mission que celle de consoler et de guérir ceux qui souffrent? Dans tes prévisions maternelles, ce mariage n'était qu'une bonne chose, voilà qu'il devient une bonne œuvre. Je me réjouis même, au lieu de m'alarmer. Oui, continua Sophie avec l'expression de la pudeur satisfaite, de cette façon-là mon âme seule se marie. Mais, hâtons-nous, ma mère, l'heure nous presse, M. Théodore va venir nous prendre, il ne faut pas qu'il voie tes

yeux rouges et qu'il soupçonne un seul moment d'hésitation ou de crainte, même de ta part.

Sophie se mit à sa toilette, comme si rien ne s'était passé. Au bout d'une demi-heure, elle était prête.

Sans doute madame Printemps avait deviné quelle bienfaisante garantie la chasteté de Sophie avait puisée dans la nouvelle qu'elle venait d'apprendre et dans la résolution qu'elle avait prise, car elle cessa de pleurer et de s'opposer à cette résolution. Ces mots : « De cette façon-là mon âme seule se marie, » lui donnaient le secret des inquiétudes vagues qui avaient précédé ce jour, et lui apprenaient que ces inquiétudes venaient de faire place à une mission de dévouement, mille fois préférable pour Sophie à ce qu'eût été ce mariage, s'il fût resté dans les conditions où il était auparavant. Quelle vertu n'a, le plus souvent à son insu, son petit grain d'égoïsme particulier!

Aussi madame Printemps se contenta-t-elle de dire à sa fille, répondant tout haut à ce que son cœur maternel lui apprenait tout bas :

— Mais tu me promets, si tu es malheureuse, de me le dire, n'est-ce pas?

— Oui, ma mère.

— Et si le bien que tu tentes tourne à mal pour toi, d'y renoncer?

— Je te le promets.

M. Théodore attendait déjà dans le salon.

Il était radieux!

Sophie marcha droit à sa rencontre avec une franchise bien belle, mais dont il ne pouvait comprendre toute l'étendue, puisque, heureusement pour lui, il ignorait ce qui venait de se passer.

— Que je suis heureux! lui dit-il en lui baisant la main.

Pendant ce temps, madame Printemps étudiait l'attitude de M. Théodore, mais rien n'y trahissait le mal que le docteur était venu lui révéler, et que cependant toute grande émotion a le don de diagnostiquer un instant.

Il est vrai que, depuis le matin, M. Théodore avait passé, pendant son entretien avec M. de Blaru, par les émotions les plus fortes dont



la conclusion avait été qu'il s'alarmait à tort.

Un superbe équipage attendait les mariés dans la rue.

— Pourquoi cette folle dépense? dit naïvement Sophie en voyant la voiture où on la faisait monter pour aller à la mairie.

— C'est une prévenance de notre oncle, répondit M. Théodore. Cette voiture est la sienne, et il n'a pas voulu que vous en eussiez d'autre de toute cette journée. Je crois que vous avez sérieusement conquis M. de Mérey.

— Votre oncle se nomme M. de Mérey?

— Oui.

— N'est-il pas votre oncle paternel?

— Oui.

— Comment ne porte-t-il pas le même nom que vous?

— Mon père n'était son frère que du second lit. Ma grand'mère avait épousé en premières noces le baron de Mérey, dont elle avait eu mon oncle. Le baron était beaucoup plus riche que mon père, et mon oncle est ou plutôt était beaucoup plus riche que moi.

Cette conversation avait lieu dans le trajet de la maison de madame Printemps à la mairie, qui était assez éloignée. Sophie, au reste, n'était pas fâchée de s'entretenir avec son mari de choses indifférentes qui servaient de voile aux préoccupations particulières.

— Vous dites que M. de Mérey était plus riche que vous; il l'est donc moins aujourd'hui?

— C'est sa faute.

— Il a perdu de l'argent?

— Il l'a dépensé. Ah! mon oncle est un grand mauvais sujet, je vous en préviens; mais, au fond, c'est un brave homme, et qui mérite que vous l'aimiez; et puis il a si peu de temps à vivre!

— Il est malade?

— Non. Il est d'une santé de fer.

— Qu'est-ce donc, alors?

— Il faut qu'il meure dans un an.

— Dans un an?

— Oui.

— Que me dites-vous là?

— La vérité.

— Je ne comprends pas.

— Le fait est que c'est une histoire assez bizarre; nous lui avons dit à ce sujet tout ce qu'il y avait à lui dire. Il n'a voulu entendre à rien. Mais je ne veux pas vous attrister par ce récit que, du reste, je n'aurais pas le temps de vous faire. Il s'en chargera s'il veut, et vous verrez qu'il a peut-être raison de penser comme il pense. Aujourd'hui nous devons tous être heureux, et vous allez voir que M. de Mérey lui-même, malgré sa mort prochaine, ne sera pas le moins gai de nous tous.

Sophie marchait de surprise en surprise. Depuis le matin, elle entendait des choses si étranges, que, littéralement, elle ne comprenait plus rien à la vie.

On arriva à la mairie. Disons-le en passant, le mariage civil manque de solennité, et il a besoin d'être recouvert bien vite du sacrement religieux pour masquer à l'esprit sa base froide et sèche.

Le petit cortége se rendit à l'église, où les invités l'attendaient.

Ce fut un frémissement d'admiration parmi toutes les personnes présentes, malgré la sainteté du lieu, quand Sophie apparut dans son costume blanc, le front ceint de la couronne des anges et du voile des vierges. Du reste, la créature était si belle et si sainte, que l'admirer dans la maison du Seigneur, c'était presque louer Dieu.

Nous devons le dire, M. Théodore ne produisait pas un effet analogue. Nous avons donné son portrait dans les premiers chapitres de ce livre, et, à l'exception du sentiment de son bonheur complet, il n'y avait rien de changé en lui. Aussi aurait-on pu entendre, parmi les femmes du peuple qui assistaient à cette cérémonie, quelques-unes dire :

— Pauvre jeune fille!

Rarement les gens du peuple se trompent en pareils cas. Ils jugent beaucoup par les yeux, et veulent, comme ils disent eux-mêmes, des époux assortis. Ils ne comprennent pas qu'un mariage puisse être dans de bonnes conditions de bonheur et de durée si la mariée est jeune et le

mari vieux, si la femme est jolie et l'homme laid. Ils sont contents quand ils les voient jeunes et beaux tous deux, de même qu'ils rient en toute sincérité quand ils les voient tous deux vieux et laids.

Quelques commères ne purent donc s'empêcher de dire :

— Pauvre jeune fille !

Pour elles Sophie était une demoiselle sans fortune qu'on sacrifiait à un homme riche, et cependant, au fur et à mesure qu'elles la regardaient, elles lui trouvaient sur le visage la sérénité des âmes heureuses. Sophie était heureuse en effet, mais pas au point de vue humain. L'expression n'en était pas moins la même pour les yeux naïfs qui la regardaient, et ce n'était pas sur ces indications personnelles que venait à tous ces braves gens l'idée de la plaindre.

Max était au pied d'une colonne, toujours dans l'ombre, selon son habitude, et contemplait, avec un sentiment religieux pour le lieu où il était et sympathique pour Sophie, les détails de la cérémonie qui s'accomplissait.

Il était venu seul. Catherine avait dû rester à la maison pour soigner son père, et d'ailleurs toutes ces fêtes avaient peu d'attrait pour elle. Elle n'en avait ni le goût ni la toilette. Elle ne connaissait pas Sophie; son frère lui avait dit du bien d'elle ; elle faisait des vœux naturels pour cette mariée; c'était tout ce qu'elle pouvait faire.

Max était venu, lui, d'abord parce que son âme poétique ne laissait jamais échapper une occasion de se mettre en contact avec l'expression de Dieu, source de toute poésie. Il était convaincu que, non-seulement comme cœur, mais encore comme intelligence, on gagne toujours quelque chose à passer une heure dans une église, qu'elle soit déserte ou pleine, parfumée de fleurs pour un mariage, ou tendue de noir pour un enterrement. Dieu y est toujours, et l'on s'en retourne toujours riche d'une espérance nouvelle.

Ensuite, Max ne pouvait se dispenser d'assister au mariage de son chef de bureau, qui, dans certaines circonstances, comme nous l'avons vu,

s'était montré bon et obligeant pour lui. Il est vrai que Max avait encore le même habit que la veille et que son costume était bien humble encore au milieu des toilettes qui l'entouraient; mais s'il est un endroit où l'on soit dispensé de coquetterie, c'est bien celui où il était; et il n'en comprit pas moins, dans son modeste costume, la grandeur du lieu et la solennité de l'événement. Quand le suisse passa devant lui, frappant de sa hallebarde pour appeler la charité de chacun, il déposa ses deux sous dans l'escarcelle du quêteur, et de toutes les aumônes qui furent faites ce jour-là, Dieu sait si la sienne ne fut pas une des plus agréables à Dieu. Celui qui a peu donne toujours beaucoup quand il donne. Quand le prêtre bénit les deux époux, certainement l'âme de Max fut une des plus intelligemment impressionnées; et quand l'orgue entonna son chant majestueux, brodé des voix légères des enfants de chœur, là où il trouva le plus d'écho parmi les assistants, ce fut sans aucun doute dans le cœur du prêtre inconnu qui priait et mêlait dans sa prière le souvenir

de sa mère morte, de son père mourant, de sa sœur à la raison chancelante, et d'une autre personne dont seuls les vers qu'il avait brûlés connaissaient le nom mystérieux et doux.

En voyant M. Théodore et Sophie agenouillés au pied de l'autel, en se disant peut-être ce que les bonnes femmes s'étaient dit à l'entrée des deux époux, car il était impossible que, malgré son dévouement et sa reconnaissance à son chef, l'âme délicate de Max ne comprit pas quelle distance il y avait entre Sophie et l'homme qu'elle acceptait pour mari ; en face de ce qui se passait sous ses yeux, Max avait peut-être le droit d'interroger le destin et de lui demander pourquoi ce bonheur auquel il assistait n'était pas le sien, en quoi il en était indigne, et s'il ne serait pas juste que Dieu lui envoyât un dédommagement à toutes les épreuves subies. Eh bien, non. Max se contenta de prier pour les autres. Il demanda le bonheur à Dieu, non pour lui, mais pour cette belle jeune fille qui lui en rappelait une qu'il ne devait probablement jamais revoir, et pour ce qui le

regardait personnellement, il se contenta de dire :

— Dieu peut ce qu'il veut. Quand Dieu voudra, moi je serai toujours prêt à être heureux.

XV

La tante de M. Théodore était là, elle aussi. Voltairienne dans l'âme, elle regardait autour d'elle avec toutes les affectations possibles. Tantôt elle saluait une personne de connaissance, tantôt elle appliquait son lorgnon à ses yeux, et, se détournant à moitié, promenait ses regards, avec une apparente curiosité, sur les objets qui l'entouraient, comme pour faire comprendre à ses voisins qu'elle était peu familiarisée avec les églises; ou bien elle restait debout et la tête haute pendant l'élévation; ou bien elle prenait

bruyamment du tabac, espiègleries de bien mauvais goût chez une vieille femme et que l'ignorance même d'un enfant ne se permettrait pas. Il faut dire, du reste, que ses voisins, recueillis, ou tout au moins dignes dans leur attitude, ne faisaient pas attention à elle.

Enfin, elle aperçut un de ses familiers, et, quittant sa place, elle alla se mettre à côté de lui.

— En avons-nous encore pour longtemps? lui demanda-t-elle presque à voix haute, sans doute pour contraindre quelques têtes inclinées sur leurs livres à s'occuper forcément d'elle, ce à quoi elle réussit.

— Non, répondit en rougissant la personne interrogée.

— Tant mieux, car ce n'est pas amusant.

Et elle reprit du tabac.

Cette femme n'avait donc jamais aimé personne, elle n'avait donc jamais souffert, qu'elle pouvait rester une heure dans une église sans faire à Dieu la politesse d'une minute, sinon de prière, du moins de réflexion? ou bien n'agis-

sait-elle ainsi que par cette forfanterie théorique propre à certains vieillards qui, plus ils approchent du terme de leur vie, plus ils affectent le scepticisme, comme les poltrons, qui ne chantent jamais si haut que lorsqu'ils approchent du danger?

Parmi les personnes qui se trouvaient encore là, il y en avait une dont, à en juger par sa vie, on eût pu croire l'esprit dans les mêmes partis pris philosophiques, et dont la tenue, cependant, contrastait visiblement avec celle de la vieille femme. C'était M. de Mérey. Il ne venait guère plus souvent qu'elle dans les églises; mais, quand il y venait, ne fût-ce que par suite de sa bonne éducation, il s'y conduisait comme on doit s'y conduire. Il était de ceux que leur existence toute mondaine tient en dehors des devoirs religieux et qui n'entrent chez Dieu, pour leur besoin personnel, que trois fois dans leur vie : à leur baptême, à leur première communion, à leur mort. Selon ses prévisions, M. de Mérey serait même dispensé de cette dernière visite; car, comme on le connaîtra

bientôt, sa mort ne devait pas être de celles que l'Église accueille; mais, peut-être pour cette raison, chaque fois qu'une convenance sociale l'avait fait assister à une cérémonie sainte, il n'avait pu se défendre, il ne l'avait même pas essayé, d'une grande et sincère émotion, et, en tout cas, il croyait devoir à son hôte divin au moins la même déférence qu'il apportait à la première personne venue qui l'invitait à passer quelques heures chez elle.

M. de Mércy, fils d'un gentilhomme de bonne race, retrouvait encore au fond de sa vie, quand il se rappelait son enfance, un peu de cette foi qui était une des bases principales de l'ancienne noblesse. S'il ne la manifestait pas souvent par des signes extérieurs, il la sentait néanmoins revivre en lui, à toute occasion qui lui était offerte, et s'il eût été marié, s'il eût eu des enfants, nous en sommes convaincu, cette foi eût été l'appui fondamental de leur éducation. Les passions, mais non les vices, s'étaient partagé la vie de cet homme. Or, les passions n'étant pas autre chose que l'expression exagérée des

facultés affectives de l'âme, elles laissent à l'âme qu'elles occupent l'intelligence de tout ce qui est grand, de l'art, de la nature, de Dieu. Rarement les mauvais sujets, dans la signification encore honorable de ce mot, sont des athées. Le sensualisme n'est pas le matérialisme. Aux termes les moins exigeants de la religion, M. de Mérey était un bien mauvais chrétien; eh bien! tout ruiné qu'il était, quoiqu'il fût, à cette heure, décidé à mourir le jour où il aurait dépensé son dernier louis, il n'eût pas, pour la fortune d'un roi, c'est-à-dire pour continuer à vivre de la vie large et prodigue qu'il avait toujours rêvée et qu'il aimait, il n'eût pas abjuré le catholicisme dont il ne mettait pas en pratique un seul des commandements.

Il avait la chevalerie de la religion de ses pères, et il ne l'eût pas plus désertée qu'il n'eût fui d'un champ de bataille, insulté une femme ou frappé un enfant.

Aussi, quand il entrait dans une église, ne se trouvait-il pas dépaysé. Il ne lui venait pas l'idée de se confesser et de changer de vie; non,

il était trop tard, et il devait fatalement aller jusqu'au bout de la route dont il avait déjà parcouru plus des deux tiers; mais il exposait mentalement à Dieu les excuses qu'il croyait avoir, il lui demandait son indulgence comme un grand enfant prodigue qui attendait de loin son père sans avoir encore le courage de rentrer au foyer paternel; il donnait aux pauvres, il se souvenait de sa mère, il se sentait devenir un peu meilleur, il admirait, il comprenait, il rêvait, et jusqu'au soir son âme gardait un reflet de cette pure lumière entrevue un instant.

Ce qu'on appelle le monde est plein de ces croyances-là, inébranlables dans leurs principes intimes, nulles dans leur manifestation extérieure. La vie superficielle les recouvre tellement, qu'elles y semblent mortes et ensevelies; elles y dorment, voilà tout, et l'on est tout étonné, le jour où cette théorie subversive, croyant la place libre, veut s'emparer des consciences, de voir se réveiller dans des âmes, dont on les croyait abandonnées, de bonnes et fermes convictions, toutes jeunes, toutes vi-

vantes, prêtes à combattre, et sûres de vaincre.

M. de Mérey était de ces âmes-là. Il n'eût pas fallu lui demander de venir tous les jours à la messe ; mais il n'eût pas fallu non plus lui dire que Dieu n'existait pas.

Il était donc, pendant le mariage de son neveu, ce qu'il devait être, grave, recueilli, ému. Il suivait avec intérêt des yeux, de l'esprit et du cœur les différentes phases simples et saisissantes de cette cérémonie. Il se sentait plein de sympathie pour cette belle jeune femme qu'un sacrement faisait de sa famille et à laquelle, à compter de ce jour, il devait amitié et protection. Il en arriva, malgré lui, à faire un retour vers son passé ; et comparant le désert où les agitations de sa vie le laissaient définitivement, aux joies tranquilles et fructueuses que lui eût données une alliance honorable, il se demanda pourquoi il avait si facilement gâté sa vie. Puis, comme il n'avait pas de bonnes raisons à se donner, comme il était trop tard pour revenir sur ses pas, comme il aimait autant ne pas son-

ger à l'avenir, il passa la main sur son front pour en chasser les réflexions qui l'y eussent ramené, et ne voulut plus penser qu'aux deux époux et voir en quoi il pourrait leur être utile. Il s'aperçut avec chagrin qu'il leur était d'une inutilité parfaite, qu'il n'avait ni leur âge, ni leurs goûts, ni leurs mœurs, et, de réflexion en réflexion, en vint à se demander aussi comment il se faisait que Sophie, jeune, belle comme elle l'était, eût consenti à épouser M. Théodore qui, après tout, n'était ni jeune, ni beau, ni spirituel.

— Au fait, se dit-il, comment ce mariage a-t-il pu se faire? Qui en a eu l'idée? C'est un meurtre. Mon neveu n'a rien pour plaire, et cette jeune fille aurait pu épouser mille fois mieux que lui. J'ai l'idée qu'elle ne sera pas heureuse. Théodore ne comprendra jamais cette nature fine et délicate.

Et il finit par se dire, comme les commères du fond :

— Pauvre jeune fille!

Mais en ce moment, le prêtre joignait les

mains des deux mariés et demandait à Sophie, avec la formule consacrée, si elle acceptait M. Théodore pour époux.

— Oui, répondit-elle d'une voix ferme et résolue.

A toutes les autres questions elle répondit pareillement.

— L'aimerait-elle? se demanda M. de Mérey, que l'intonation que Sophie avait mise dans ses réponses avait touché profondément. L'aimerait-elle? Ce serait bien étrange. Après cela, les femmes sont si bizarres.

Il se parlait ainsi, quand ses yeux tombèrent par hasard sur madame Printemps, qui, depuis quelques instants, avait pâli, et dont les yeux se mouillaient de larmes qu'elle n'osait essuyer devant tout le monde.

— Il se passe quelque chose, se dit M. de Mérey. Ce ne sont pas seulement des larmes d'émotion qui brillent dans les yeux de madame Printemps. Il y a du chagrin dans ces larmes-là.

Il achevait à peine cette réflexion, quand il



entendit auprès de lui ces mots murmurés avec l'accent de la commisération :

— Pauvre petite femme! que Dieu lui donne le courage!

M. de Mércy tourna la tête du côté où ces paroles avaient été prononcées et vit M. de Blaru.

— C'est vous, docteur, lui dit-il tout bas, qui plaignez Sophie?

— Oui.

— Pourquoi?

— Parce qu'elle est à plaindre.

— Est-ce qu'on la marie contre son gré?

— Au contraire.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire qu'elle se marie contre le gré de sa mère et contre le mien.

— Contre le vôtre?

— Oui.

— Que se passe-t-il donc?

— Demandez-le à sa mère; ce n'est pas mon secret.

— Et c'est grave?

— Je le crois bien.

M. de Mérey attendait maintenant avec impatience la fin de la cérémonie. Il ne quittait pas des yeux madame Printemps, qui avait trouvé moyen d'escamoter ses larmes en penchant son visage sur son livre de prières.

Cet homme était décidément bon, car depuis qu'il entrevoyait la possibilité d'un malheur pour cette jeune fille qu'il ne connaissait que de la veille, mais qu'il n'avait eu besoin de voir qu'une fois pour la comprendre, il était dans une agitation extrême.

Enfin le prêtre congédia les époux et les assistants avec une dernière bénédiction.

M. de Mérey vit passer devant lui M. Théodore et Sophie, l'un souriant et fier, l'autre souriante et calme.

On passa dans la sacristie, où les témoins et les invités devaient signer l'acte religieux comme ils avaient signé l'acte civil.

Madame Printemps signa la première, mais d'une main tremblante.

M. de Mérey s'approcha d'elle.

— J'ai à vous parler, madame, lui dit-il.

— A moi?

— Oui, au sujet de votre fille. Je vous ai vue pleurer. Je sais que vous redoutez un malheur.

— Hélas!

— Silence! on pourrait nous entendre. Nous allons monter dans la même voiture, et vous me conterez tout.

— Il est trop tard, maintenant.

— Il n'est jamais trop tard. Votre fille me fait tout simplement l'effet d'être un ange; je veux qu'elle soit heureuse, et elle le sera, je vous en réponds.

— Dieu vous entende!

M. de Mérey serra la main de madame Printemps en signe d'alliance et de protection, et après avoir signé à son tour, il quitta l'église et envoya son valet de pied chercher sa voiture.

Il y fit monter madame Printemps.

Pendant ce temps, Sophie montait dans celle qui l'avait amenée, et M. Théodore, s'asseyant à côté d'elle, lui pressait la main en lui disant :